

La Semaine egyptienne

La plus importante Revue d'Egypte

Organe du "Touring Club de France" section d'Egypte

**VOIR
DANS
CE NUMERO**



**NOTRE
CONCOURS
des
MOTS CROISÉS**

SOMMAIRE:

N^{os}

31

32

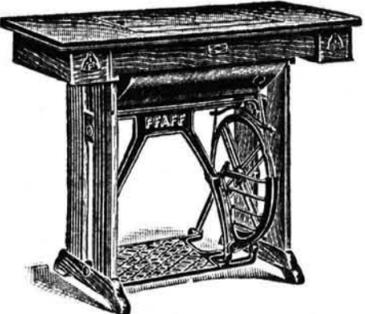


HORS TEXTE ● F. LEPRETTE, "Messageries d'Orient" de Paul Vanderborght ● L. COUCOULAS, Hécube au Stade d'Athènes ● G. CHENNEVIÈRE, Avenir ● NIZZA, Brindilles ● A. KARKAVITSAS, La Capitaine ● P. VANDERBORGHT, A tel Passant de Flandre... ● ELFRIED ELSE, Essai sur l'Humanisme ● C.B., Exposition T. Calmouchos ● Y. LAEUFER, La Fête des Vignerons ● H. DEVONSHIRE, La Mosquée d'Ahmea El-Mehmendar ● L. C., BAUDOUIN, Légende de Neige ● HAMED KHO-LUCY, Cependant ● CROISIER, Fraîcheur ● C. A. L., et JEANNE MARQUES, Notes sur quelques livres ● P. S., Nos interviews ● G. M., Bcachantes ● LE COMMODORE, La Croisière du Cutter "Samir" (II) ● LA FINANCE, LES THEATRES, LES SPECTACLES ● CONCOURS DE MOTS CROISÉS DOTÉS DE PRIX.

P. T. 1

21 Octobre 1927

A tout nouvel abonné "LA SEMAINE EGYPTIENNE" offre comme prime, une superbe gravure (40x65) reproduction des plus beaux tableaux des Musées d'Europe.



Offrez une machine
à coudre
PFAFF
C'est le cadeau le plus utile

Dépositaire:
C. SPIRO
ue el Bawaki - Le Caire

SPÉCIALISTE :
Coupe de cheveux
Ondulation Marcel
Ondulation à l'eau
Teintures
pour cheveux
Champooing
Manucure
Massage
Grand
choix de Parfumerie
Ecaillé, etc.
Articles de Toilette
en tous genres.

Maison RUDOLPH
Ex - EUGÈNE
LE CAIRE
25, Rue Kasr - El - Nil, 25
COIFFEUR pour DAMES
SALON POUR MESSIEURS
PARIS - LONDRES
Téléphone : 4553 — Ataba

Vêtements TIRING

Le Caire - Ataba el Khadra
Succursale: Rue Emad-el-Dine.

LA PLUS GRANDE ET LA PLUS ANCIENNE MAISON DE L'ORIENT
La seule avec ses Fabriques en Europe

SERVICE MARITIME ROUMAIN
BUCAREST

Départs réguliers d'Alexandrie (Quai 21) pour
LE PIREE — CONSTANTINOPE — CONSTANZA
par les bateaux de luxe *Dacia*, *Regele Carol I*, *Romania*.

PRIX REDUITS D'ETE JUSQU'EN NOVEMBRE

Agents Généraux pour l'Egypte :
N. V. Wm. H. Muller & Co.

ALEXANDRIE 14, rue Stamboul
LE CAIRE 48, Place de l'Opéra
PORT-SAID 27, rue América
Tél. 946 Città Tél. 3704 Ataba Tél. 141

PROCHAINS DEPARTS

<i>Romania</i>	25 »
<i>Regele Carol I</i>	1 Nov.
<i>Dacia</i>	8 »
<i>Romania</i>	15 »

NATIONAL BANK OF EGYPT
Constituée aux termes du Décret Khédivial du 25 Juin 1898

CAPITAL. Lst. 3.000.000. — FONDS DE RÉSERVE Lst. 2 675.000

Siège Social : LE CAIRE — Succursale : ALEXANDRIE

AGENCES EN EGYPTE ET AU SOUDAN:
Assiout, Assouan, Benha, Beni-Souef, Chebine El Kom, Damanhour, El Obeid, Fayoum, Heliopolis, (Caire), Kafr-el-Zayat, Kassala, Kéneh, Khartoum, Luxor, Mansourah, Mahalla Kébir, Minieh, Mousky, (Caire), Omdurman, Port-Saïd, Port-Sudan, Rod-el-Farag, (Caire), Sohag, Suez, Tantah, Tokar, Wad-Medani Zagazig, et les Succursales et Agences ex-Lloyd's Bank Limited à Alexandrie, Benha, Beni-Suef, Fayoum, Mansourah, Mehalla Kebir, Minieh, Tantah, Zagazig. *Le Caire*, Rue Fadl, Mousky, Sayeda-Zenab.

Banque Belge pour L'Etranger
SOCIÉTÉ ANONYME
Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Siège Social : BRUXELLES

Succursales et Agences : LONDRES, PARIS, BUCAREST, BRAILA, CONSTANTINOPE, NEW-YORK, PEKIN, SHANGHAI, TIEN-TSIN, HANKOW

Le Caire : 45, Rue Kasr-el-Nil. — Alexandrie : 10, Rue Stamboul.

Traite toutes les opérations de banque.

DEUTSCHE ORIENTBANK A. G.
(Ex Panque Hassan Said Pacha)

Succursale du CAIRE : 47, Rue Kasr-el-Nil, 47	Succursale d'ALEXANDRIE : 4, Rue Adib, 4
Téléphones : No. 45-95	Téléphones : No. 34-72
" " 29-10	" " 68-86
	" " 68-87
Adresse Télégraphique : "DORIBANK"	Adresse Télégraphique : "DORIBANK"



STYLOS
WATERMAN & SWAN
Chez STAVRINOS
23, Kasr - el - Nil



Les Arts o o

La Musique o

Le Théâtre o

Le Cinéma o

Les Expositions

Les Livres o

L'Humour o

L'Athlétisme o



La Finance o

L'Industrie et le

Commerce o o

Les Sports o o

La Danse o o

La Mode o o

Les Mondanités

Les Spectacles

Demandez a tous les camelots et Lisez

La Semaine égyptienne

— La plus importante revue d'Egypte —

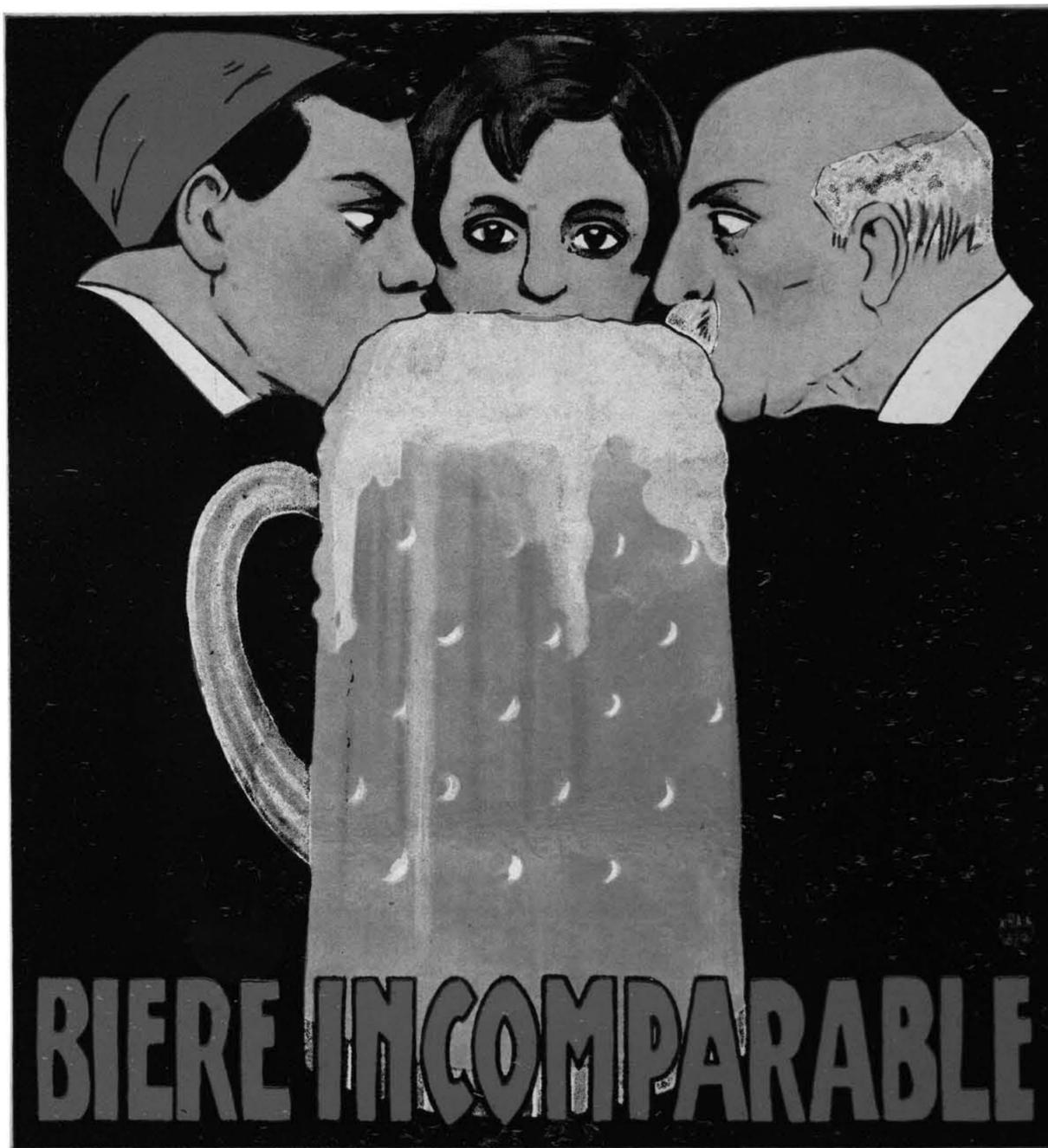
la seule publiant des textes inédits

P.T. 1 le Numéro





BUVEZ DE



Admirez-la, Goutez-la
et savourez-la jusqu'à la dernière goutte

CROWN &

LA BIÈRE

La bière procure une joie saine et fait les délices de tout le monde pendant les chaleurs, parce qu'elle est rafraichissante et hygiénique. Mais pour tirer de cette boisson tous les effets salutaires qu'elle offre, il faut qu'elle soit consommée, sur les lieux mêmes de sa fabrication. Buvez donc de la Bière Crown & Pyramides.



La Bière est un aliment complet

Un litre de bière contient 60 grammes de matières diverses qui constituent son extrait.

D'une part, cet extrait contient des hydrates de carbone, d'autre part 5 grammes de matières azotées. La valeur nutritive de ces substances est assez connue pour que nous ayons besoin d'insister.

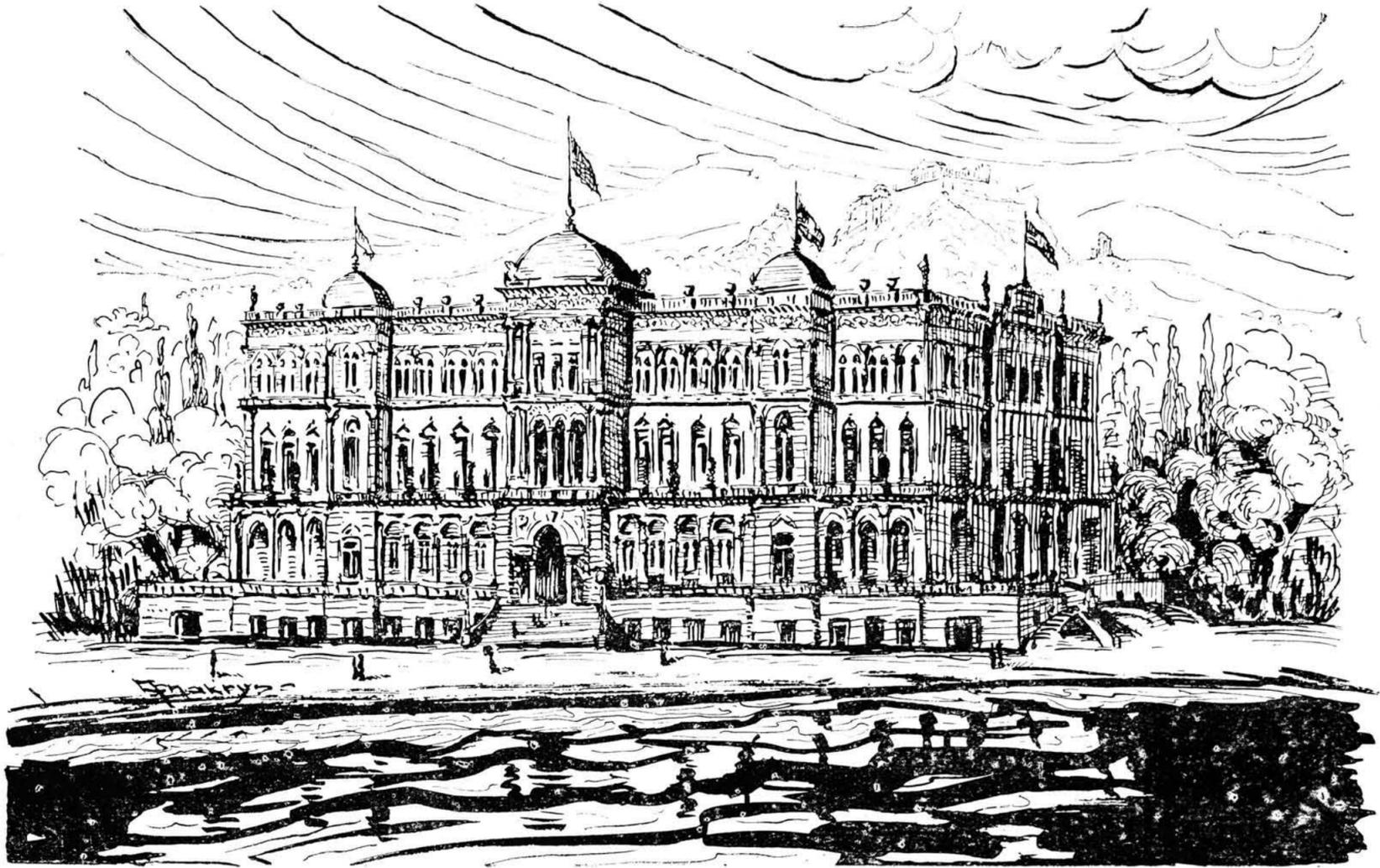
Mais pour tirer de la bière tous les effets salutaires qu'elle offre, il faut qu'elle soit consommée sur les lieux même de sa fabrication.

Buvez donc de la bière Crown & Pyramides. Elle est hygiénique et rafraichissante.

*Dépôt Central : Imm. C. — Rue Emad el Dine
(ruelle du Cosmographe) — Téléph. 748 Medina*

PYRAMIDES

Le rendez-vous préféré des Egyptiens en Grèce



AKTAION PALACE HOTEL

NOUVEAU PHALÈRE - ATHÈNES

Ouvert toute l'année

Location de chambres avec ou sans pension.

Location d'appartements de deux, trois et quatre pièces.

Location d'appartements de luxe avec salle de bain.

SITUATION idéale sur la plage du Phalère
COMMUNICATIONS avec Athènes (dix minutes)
et avec le Pirée (cinq minutes) par le métro.
Départs toutes les cinq minutes.

PRIX raisonnables. - Prix spéciaux pour familles
qui désirent faire un long séjour.

Pendant toute la Saison d'hiver Small-dance et Thés-dansants

LES ARTS ◦ ◦
 LA MUSIQUE ◦ ◦
 LE THÉÂTRE ◦ ◦
 LE CINÉMA ◦ ◦ ◦
 LES EXPOSITIONS
 LES LIVRES ◦ ◦ ◦
 L'HUMOUR ◦ ◦ ◦
 L'ATHLÉTISME ◦ ◦

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Egypte

Directeur-Propriétaire
STAVROS STAVRINOS
 Boite Postale No. 694

RÉDACTION - ADMINISTRATION
 23, Rue Kasr-el-Nil
 ABONNEMENTS ANNUELS
 Egypte P.T. 100 — Etranger Lst. 1

Pour la Publicité
 s'adresser
 à la Direction

LA FINANCE ◦
 L'INDUSTRIE ET
 LE COMMERCE ◦ ◦
 LES SPORTS ◦
 LA DANSE ◦ ◦ ◦
 LA MODE ◦ ◦ ◦
 LES MONDANITES
 LES SPECTACLES ◦

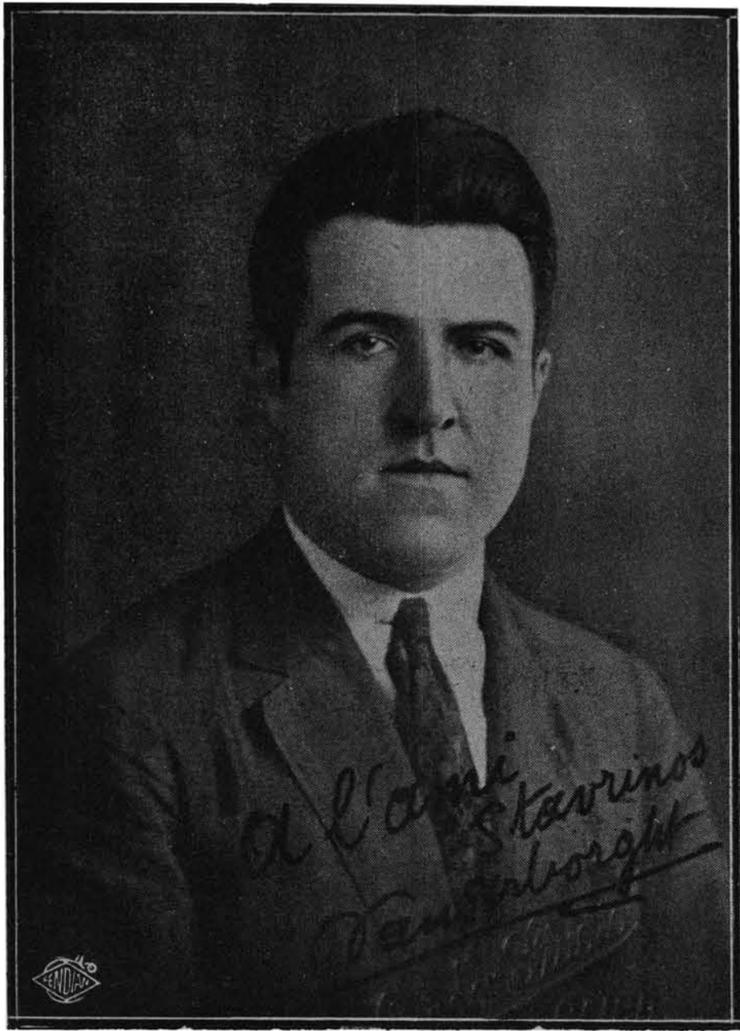
S. M. FOUAD 1^{er} MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE



Protecteur éclairé des lettres, des sciences et des arts, véritable mécène, créateur de l'Université Egyptienne ainsi que des Instituts scientifiques d'Egypte, S. M. Fouad 1^{er} est reçu aujourd'hui par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

Un Poète Chante l'Égypte.

"Messageries d'Orient" de Paul Vanderborght.



Paul Vanderborght.

Messageries d'Orient! Ce titre est allé réveiller au fond de ma mémoire, d'une façon bien inattendue, avec l'une des plus déchirantes ritournelles de Laforgue, le triste visage de mon adolescence. Peut-être une autre plainte arrachée, ce soir-là, aux entrailles d'un accordéon. par les mains robustes du poète Paul Vanderborght, dans sa haute maison d'Abbassieh, ne fut-elle pas étrangère au miracle. En tous cas, les moucharabiehs voisins s'enfoncèrent, indéchiffrables, dans une irréaliste perspective de cinéma, les éventaires aux torches fumeuses suivirent, emportant leurs fruits colorés, puis les dekkas, les fraîches gargoulettes, les bruits de trictrac, et jusqu'aux appels de l'amitié furent absorbés par la nuit.

Je me retrouvai, le front à la vitre ruisselante, devant un clocher sombre, dans un village, quelque part, vers le Nord. Rien, ni le ciel ni les hommes, ne paraissait répondre à mon interrogation anxieuse. Rien n'annonçait je ne savais quelle épopée, enfin digne de nous. Ainsi donc, il était écrit que je ne laisserais pas plus de traces que ces nuages courant vers l'Est, et que jamais je ne serrerais contre mon cœur le monde, le vaste monde! Alors, pour défier un destin si médiocre, je relisais mon Laforgue, comme on prend ici du haschisch, jusqu'à la déraison:

*Blocus sentimental! Messageries du Levant!
Oh, tombée de la pluie! Oh! tombée de la nuit!
Oh! le vent!
La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,
Oh, dans les bruines, toutes mes cheminées!....
D'usines....*

Le poème entier, ce soir-là, remontait à mes lèvres. Après tant d'années, il m'emplissait de la même désespérance capiteuse.

Jours lointains, cependant, d'un autre monde. L'épopée, visiteuse étrange bien que pressentie, était venue avec des roulements de tambour, placarder aux murs son affiche blanche. Le village du Nord s'était vidé de son sang. Des mois et des mois, les jeunes hommes avaient tourné, sans arrêt, dans les cercles infernaux. (Per me si va nella città dolente...). Et puis avait sonné l'heure de l'incroyable retour et du pèlerinage, par-delà l'étendue bleue, vers l'Orient de rêve. *Messageries du Levant! Messageries d'Orient!* Laforgue renié, délaissé, oublié, mais point mort. (L'adolescent qu'on fut peut-il jamais mourir?).

Paul Vanderborght est plus loin de Laforgue que l'âge mûr de l'adolescence (à vrai dire, est-ce tellement loin?). Il suffit de considérer sa carrure athlétique. Je lui connais une certaine façon de broyer vos doigts entre les siens, par sympathie, ou de serrer sa pipe entre ses dents. Il est fier de son sang rouge. Dans son hymne à la vie monte la voix de la gratitude. Bon colosse d'ailleurs, fils de son Hainaut, fils du peuple et frère de l'admirable Pallieter, point dédaigneux des ripailles et beuveries, mais attelé au labeur pacifique, connaissant bien la peine des travailleurs et rêvant d'entraîner parfois tous les hommes, d'où qu'ils viennent et quelle que soit leur couleur ou leur nation, dans une vaste ronde fraternelle.

Pourtant, si je me suis abandonné à mes souvenirs, c'est qu'ils ne seront probablement pas sans signification pour le jeune poète qui vient d'écrire:

J'ai vingt-sept ans ce soir au quartier d'Abbassieh.

Lui aussi a gardé dans les oreilles les derniers échos des écroulements d'horizon. Il a crié que c'était trop stupide à la fin et que d'une misère si extrême devait venir le salut. Puis, rongé par l'ennui dans ses plaines de Belgique, il n'a pu résister à l'appel du Sud et, à son tour, il est parti pour le périple enchanté. Et qui sait si Laforgue, avant de laisser parler haut et clair les accents de Whitmann et de Verhaeren, comme il paraît dans les *Messageries d'Orient*, n'a point caché en un coin secret du cœur de notre poète juste ce qu'il faut d'ironie et d'angoisse métaphysique pour faire de l'optimisme une philosophie raisonnable?

«Journal lyrique d'une découverte» dit Robert de Traz dans sa préface élogieuse. Découverte de la Méditerranée: terre latine et colline sacrée, Byzance et Sion, Vallée du Nil, où se sont accumulés, pendant de si longs siècles, les travaux de l'art et de la pensée, où se perpétuent les prestiges de l'histoire et des fables. Découverte du royaume d'Osiris, protecteur des morts, de celui d'Athéna, déesse d'eurythmie, et le tien, Christ, frère des humbles et des déshérités.

Mais découverte faite par un homme que secoue encore la fièvre de l'Occident:

*J'ai fait aux vagues d'Orient l'offrande du raisin que parfuma mes doigts.
Europe, il faut pourtant que je te rende ici la part de moi qui est ton lot,
La fièvre dont tu m'as frappé aux heures de chaos grandiose et terrible!*

Découvreur qui prend prétexte de l'épisode, du coin de paysage pour bondir jusqu'aux étoiles ou pour foncer sur l'horizon, que le mouvement et l'aventure enivrent, qui déchaîne le tumulte des mots et fait tourner les images :

*Je chante les chemins qui s'en vont vers la mer...
Je chante l'Océan, les continents qui bougent et la course
Et la course immense et trépidante.*

Et il chante l'express :

*Vert, Rouge, Bleu... Signaux dans l'ombre. Oeil de titan.
Je commande, à tâtons, aux aiguilleurs de mille assauts
contradictaires.
Je lâche les longs trains, leur meute ailée, sur l'Europe
Et je possède en même temps dix capitales frémissantes...
Tout le vent des pays tournant comme une roue
Souève mes cheveux, cingle mes tempes.
Hardi!...*

Le navire :

*Torpille gigantesque, lancée contre un barrage,
Notre masse d'acier, de bois dur et de chair
Fonçait sur l'arc brumeux des terres apparues aux deux
côtés de notre pont.*

L'auto :

*Quatre-vingts kilomètres à l'heure!
— Ténèbres fauchées par les phares, —
Il nous faut regagner tous les siècles perdus
Et retrouver, à Tibériade, Pierre et Simon qui nous attendent
Pour lever sur le lac leurs filets lourds de prises...
Le chauffeur, au volant, danse comme un démon.
Nous tournons les ravins et creusons les montagnes...*

Et même l'extase des derviches :

*Au centre de la piste est le soleil magique.
Tournez autour de lui et sur vous-mêmes,
Pour la double révolution promise,
Astres humains, satellites!
Par vous m'atteindra l'ivresse du mouvement circulaire
Et d'antiques cosmogonies.*

Mais l'Orient va calmer cette fièvre. Pour un temps, au moins, il deviendra « ce vagabond résigné au bonheur ». Le pèlerin ébloui, qu'a conquis, dans la splendeur solaire, tout un passé, se penche sur ces hommes, hier encore préfigurés dans son rêve, accomplissant aujourd'hui, sous ses yeux, leurs gestes quotidiens. « Le peuple des fellahs est sans impatience ». La terre est bonne aux pieds nus. Il marque d'un signe clair la nuit de Ramadan. Il s'attarde. Il regarde.

Voici la sakieh :

*Sous l'arbre inconnu, bâti comme un dôme,
Le bœuf, prisonnier du cercle,
Pousse d'un rythme égal la roue massive
Qui fait monter dans les godets l'eau précieuse...*

Voici un cimetière :

*Le cimetière arabe est, dans ce creux des sables roux,
L'aride plantation de stèles monotones,
Le cercle hallucinant, abstrait, sans mur d'enceinte.*

Voici les fellahines :

*Qui faisaient cuire au soleil, sur des plateaux de terre sèche
Le pain rond promis aux hommes...
Qui portaient sur la tête des cruches au col baissé.*

Un tel pittoresque n'est tout de même pas pour le poète la chose essentielle. Tandis que son regard se grise du spectacle, son cœur interprète les signes. Quand il roulait à travers l'Europe centrale, une sorte d'angoisse l'étreignait :

*Cap du vieux monde,
Promontoire des drapeaux sanglants,
Europe!...
Où sont les aiguilleurs de tes déroutes
Et dans quel guet-apens meurt notre fantaisie?
Le train s'en va sait-on bien où?
Et des brandons sournois tombent sur les villages.
Au bout du rail, l'effroi...
Criez à temps!...
SIGNAL D'ALARME.*

Et maintenant, si, dans l'île Eléphantine, monte la plainte des sakieh, quels échos n'éveille-t-elle pas dans son âme?

*Ce soir je veux fermer mes yeux aux subterfuges du décor
Et refuser de voir les serfs sous un mirage :
Je crois à la souffrance du pays,
A la dramatique naissance de l'eau et des prémices.
Et sous mon front gémit l'île de la pitié.*

Car le sentiment qui pénètre le livre entier, c'est la ferveur :

O pouvoir d'adorer qui m'est rendu, libre d'angoisse.

Sortant de sa « splendide inertie », le poète communique, s'extasie, rit et pleure. Il faut que son émotion, il la fasse partager et qu'il prenne à témoin l'homme et la nature. Il salue. Il bénit. Il est paternel, fraternel, filial. La poésie sert un apostolat.

La religion que le poète choisit est celle de l'homme :

*Passant du Monde!
Oui, moi, d'un regard libre et droit, je vous salue,
Parsis de l'Inde, Arabes colorés par un peintre ébloui,
Fils de la brune Egypte, Ecossais pleurant dans les cornemuses,
Et vous aussi, de blanc vêtus, colons d'Europe, meneurs d'hommes!!...
Passant du Monde, sur le Pont qui réunit les âges,
Je pense à vous, Dieu sans figure, énigme blanche,
Par qui vient le silence au milieu même des rumeurs...*

Ce qu'il chante en l'homme, c'est le pionnier de l'avenir :

*Jérusalem! Jérusalem!
Nous n'étions pas les vieux des ghettos mornes,
Avec des boucles aux tempes et de traînantes lévites,
Qui pleurent la mort de Sion contre le mur usé des Lamentations.
Nous n'avions pas de Thora sous nos bras chargés d'outils.
Mais nous portions aux reins la ceinture des pionniers,
Et nous étions bottés pour l'assaut des marécages.*

Et il ajoute :

*Jésus de Nazareth, rôdeur du blanc rivage,
Nous arrivons enfin—sans genuflexion—
Mais nous avons été, selon ton vœu, des « pêcheurs d'hommes. »
Et je puis bien te dire, avec fierté,
Que la pêche fut bonne aux carrefours du monde...*

Il faut lire les *Messageries d'Orient*. La plupart des poèmes sont beaux. Ainsi : *Chant sur les stèles, Illumination des mosquées, Fraîcheur du hameau, Torpeur, Evasion, Légende, Transition* et d'autres.

Mais je veux citer ici le *Message*, écrit sur un départ de poète Khalil Moutran parce qu'il est court et que j'en aime la simplicité :

*Khalil, reviendront-ils à ta rencontre,
Les fiers cavaliers de Baalbek
Eperonnant pour toi les beaux coursiers arabes?
Et retrouveras-tu, sous leur insigne escorte,
Le chemin qui conduit aux villes phéniciennes?...
Adieu! Que les parfums connus de ton enfance
Allègent ta fatigue et soient doux à ton cœur en paix
Comme l'accueil de ceux qui t'aiment.
Je sais de quel regard sensible et rayonnant
Tu béniras la terre
Et le ciel du Liban chéri.
Mais quand refleurira, sur tes monts familiers,
Le souvenir du Nil et du désert lybique,
Rappelle-toi qu'un soir nous avons adoré
L'Etoile qui montait, au ciel oriental
Pour accorder dans l'ombre humaine
Les signes différents de nos chants alternés!*

Pour moi, qui ne me défie rien tant que de l'ivresse cérébrale, du thème et de la virtuosité, et qui n'ai connu les vols dans l'empyrée qu'à bord d'un avion né de calculs sévères, ma préférence m'incline vers les poètes du silence, et s'il est besoin de parler, j'aime que chaque mot trouve le chemin du cœur et y vibre longuement, comme une flèche dans la cible.

J'avoue que ce petit poème m'enchanté.

Paul Vanderborght a, par ailleurs, du souffle lyrique, une étonnante richesse verbale, le don de la sympathie et de l'image. Son goût du moderne, du moment, peut aller jusqu'à l'audace, il ne s'en défend pas. Mais après s'être hasardé à la conquête des beautés nouvelles, il revient caresser, de ses doigts frémissants et fidèles, le marbre doré, charnel, des colonnes ioniques :

*Colonnes qui chantez sur tout le bleu du ciel
Sans un mot superflu, sans un geste d'effort,
Je vous aime d'amour, je vous tiens dans mon rêve,
Beauté, chère Beauté!*

Qu'un tel poète soit également un apôtre, voilà ce que je veux redire pour terminer. Cela suppose, à l'heure présente plus que jamais, du courage, de la noblesse et une candeur méritoire. Poussé par l'invincible optimisme des forts, le poète est parti à la recherche de son frère, l'homme, et, joie! il reconnaît dans les yeux des manœuvres saïdiens, au moment du partage du pain, « la touchante lueur d'une foi fraternelle ».

L'Orient! l'Orient! il n'a pas fini de le découvrir! Le temps de l'ivresse fuit. Souvent la fougueuse jeunesse (« Ah! jeunesse, pourquoi faut-il que vous passiez! ») ne reçoit du réel que le reflet de son enthousiasme. Vient l'heure sans voile ni fard où il faudra méditer et peiner devant l'énigme qui ne cesse de renaître sur les lèvres de cet autre Sphinx. O Egypte! Etrange et séduisante Egypte! Sommes-nous enfin face à face, comme de vieux amis, toutes armes déposées?

Mais puisque le message que le nouveau venu délivre aux fils du Nil est un message d'amitié, de paix, de bonne volonté, à notre tour, selon le vœu de son cœur, répondons au salut du poète et remercions-le.

Fernand LEPRETTE.

« Les Écrivains Réunis » de Paris ont publié mille exemplaires de « **Messageries d'Orient** ». Il ne reste plus de l'édition originale que 200 exemplaires tirés sur papier de luxe Featherweight. L'ouvrage est, dès aujourd'hui, en vente (P.T. 20) à la **Librairie d'Art Stavrinou & Co., 23, rue Kasr-el-Nil, Le Caire.**

N.D.L.R.

AVENIR

*Dans quarante ans, dans cinquante ans, dans soixante ans,
Ou peut-être bien plus tôt
Selon l'heure de ma mort
Et l'épaisseur de ma nuit,
Par un jour comme aujourd'hui
Quelqu'un pensera à moi.*

*Et ce sera mon fils, ou le fils de mon fils,
Un étranger qui m'aura vu dans sa jeunesse.*

*Qu'y aura-t-il de changé?
D'autres bouches parleront,
Mais les mots seront les mêmes,
Et l'on entendra toujours
Les mêmes bruits sur la ville*

Quelqu'un pensera donc à moi, quelques instants.

*Ayant peut-être devant lui
Un des objets qui sont ici,
Un des moindres, de ceux qui durent plus longtemps.
« C'était à mon père », « C'était à mon grand-père »
« A un homme que j'ai connu dans ma jeunesse. »*

*Et mon nom sera prononcé,
Et, peut-être, à cause de moi,
Seras-tu triste jusqu'au soir,
Toi que hantera mon idée.
Car je t'entends répondre à ceux qui te demandent
Pourquoi tu tardes tant, quand le repas est chaud :
« Ce n'est rien. Me voici. Je pense à quelque chose. »*

*On ne pleurera pas que moi.
On pleurera bien autre chose
Par un jour semblable à ce jour,*

O paix sans nom!

Georges CHENNEVIERE.

Georges Chennevière vient de mourir à l'âge de 43 ans... Sa mort, dit Jules Romains « est la perte la plus importante que la poésie ait faite, en France, depuis celle de Guillaume Apollinaire ». Entre tant d'autres également émouvants et généreux, voici un court poème qui fera aimer — sinon connaître — ce pur poète. Ajoutons qu'un comité, dont les présidents sont R. Rolland et Georges Duhamel s'est formé pour venir en aide à la famille du disparu. **La Semaine Egyptienne** se chargerait volontiers de transmettre à ce comité les fonds que nos lecteurs voudraient bien lui verser.

DRINDILLES

Le seul bonheur, où l'on conçoit une vérité, c'est celui que l'on construit à deux.

La jeune fille est une boîte à surprise.

D'un homme à un autre il y a beaucoup de ressemblance dans une déclaration sentimentale, le charme provient de ce que la femme glisse une forme inédite dans la manière d'écouter.

La femme peut posséder beaucoup de candeur, sans n'avoir jamais été naïve.

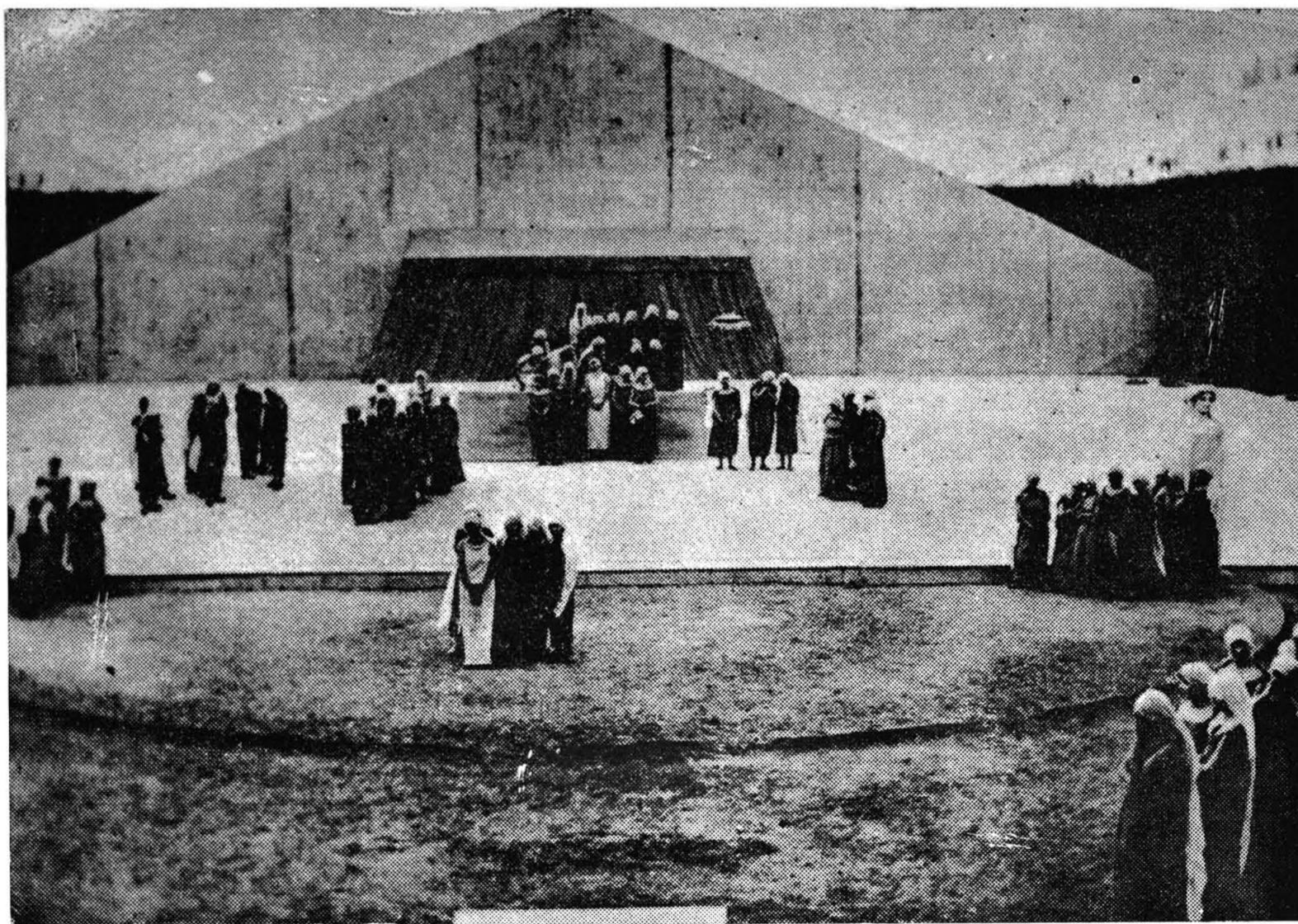
La femme est jalouse d'une autre femme, mais jamais l'homme, c'est une preuve naturelle d'infériorité.

Toute chose nouvelle a l'apparence d'un relief.

L'homme a tous les droits de mentir, mais délicatement de façon à ce que la femme ne s'en aperçoive pas, sinon il vaut mieux qu'il se taise.

NIZZA.

La Représentation d'HÉCUBE, au Stade d'Athènes



La Représentation d'Hécube: La scène, l'avant-scène, et, au premier plan, le Chœur.

Euripide ne possède certes pas ni le profond sentiment religieux et l'exaltation lyrique d'Eschyle, ni le merveilleux équilibre de Sophocle, mais il a, par contre, quelque chose d'autre qui le rapproche davantage de notre époque actuelle: l'essence dramatique et le réalisme. Il est moins divin et beaucoup plus humain et, à ce point de vue, Mme Cotopouli a fait un choix de tout premier ordre, puisque pour une représentation en plein air elle a donné la préférence à Euripide et, parmi les œuvres d'icelui, à «Hécube», l'une des plus parfaites tragédies du grand poète de l'antiquité.

Nous ne voudrions cependant pas qu'il y eût exagération dans le rapprochement des misères endurées par les prisonniers de Troie et celles des réfugiés de l'Asie-Mineure, non pas parce que les proportions voulues ne seraient pas respectées, non pas parce que ce parallélisme aurait manqué d'intérêt, mais uniquement parce que, dans les misérables conditions où végète le théâtre de nos jours, le fait seul de voir interpréter une tragédie antique par Mme Cotopouli, en plein air, est tellement significatif par lui-même, que tout effort en vue d'en relever la valeur deviendrait totalement superflu.

Mais venons à l'essence même des choses. La représentation d'Hécube, a réussi comme ensemble, et a réussi diversement. En premier lieu, au point de vue interprétation, Mme Cotopouli a suscité en nous des frissons de réelle émotion. Lorsque elle supplie le subtil Ulysse de prendre en pitié sa fille, ou lorsque elle pleure la mort de son fils Polydore, elle touche vraiment au sublime. Sa voix — un véritable flot de nuances colorées et de variantes — donnait seule tout ce que l'on serait en droit d'attendre si la représentation avait eu lieu dans un lieu fermé, c'est-à-dire: mouvements, gestes et attitudes.

M. Véakis dans le rôle de Polymystor a eu des moments d'une intensité tragique superbe. Tout le monde en général et chacun d'eux en particulier, étaient à leur place et le chœur a accompli des prouesses qui méritent d'être louées sans réserves.

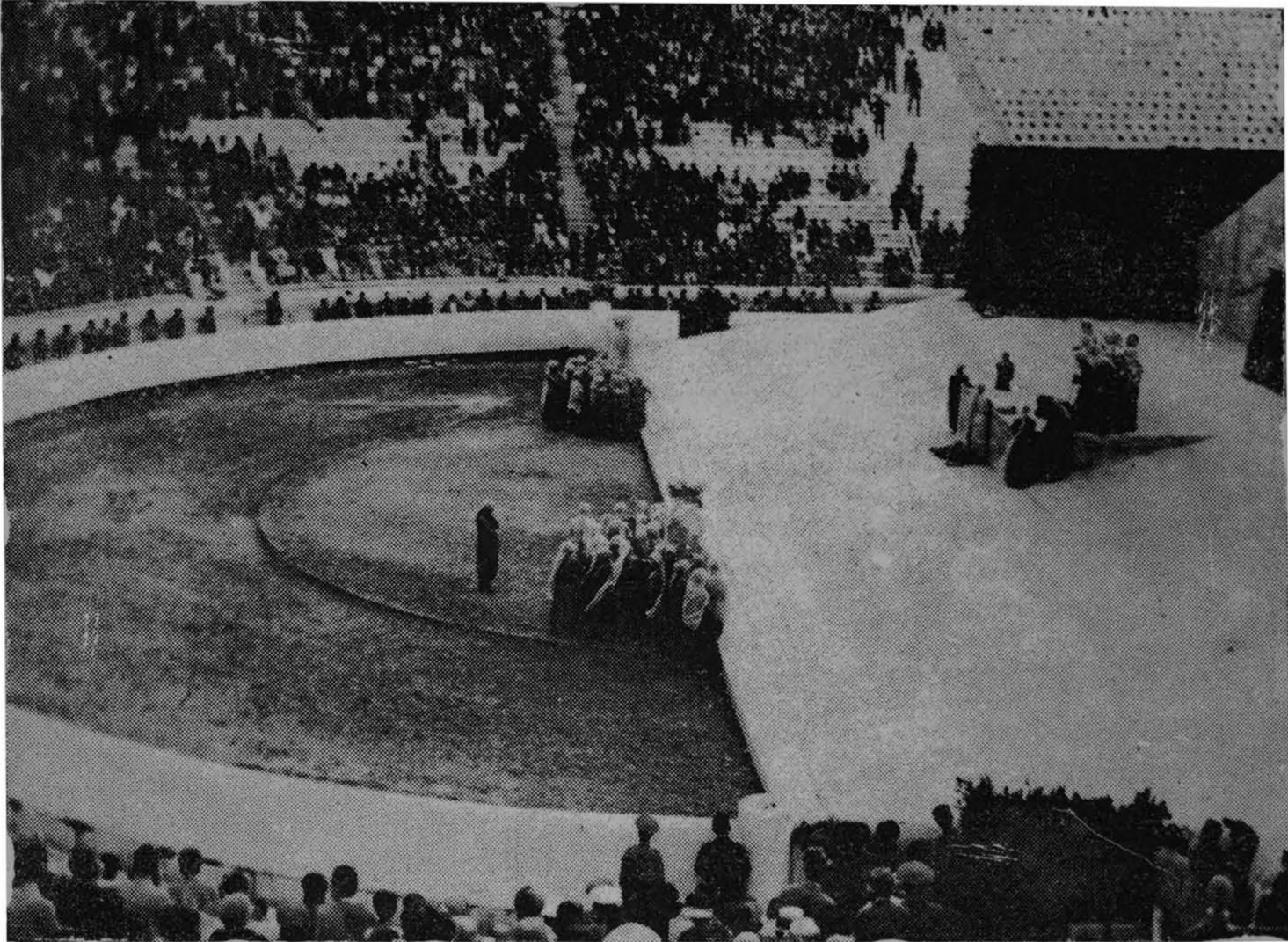
En second lieu, au point de vue mise en scène, M. Fotos Politis s'est montré à la hauteur des grandes exigences de l'œuvre. Certes l'on aurait à formuler des réserves. Le plateau aurait dû, peut-être, être quelque peu plus élevé. Dans le théâtre antique, ainsi que chacun sait, la scène était au même niveau que le dernier gradin de l'amphithéâtre et ce parce que, derrière la scène, rien ne devait être visible hormis l'horizon lointain.

C'est ainsi seulement que les spectateurs pourraient se faire une idée confuse du temps et du lieu. Mais ceci ne saurait se produire au Stade d'Athènes. Les plans obliques de M. Politis ont paré, dans la mesure du possible, aux nécessités dont nous venons de parler et rien que de cela, chacun peut se rendre compte combien bienfaisante fut sa prompte intervention dans l'œuvre des décorateurs, auxquels il ne devrait jamais être permis de prendre la moindre initiative personnelle. Le décorateur, logiquement, doit être un simple instrument entre les mains du metteur en scène.

En dernier lieu la représentation d'Hécube a réussi en tant qu'essai libérateur, en tant que rappel d'une nécessité, de la nécessité de penser plus sérieusement pour le théâtre et de créer l'ambiance qui permettra de travailler intensément et systématiquement, aux seules fins d'obtenir enfin un théâtre conforme à la réelle signification de l'art. Les milliers de spectateurs qui ont suivi la représentation d'Hécube sont une promesse formelle, vivante et un encouragement pour l'avenir. Mme Cotopouli a le devoir de pousser ses efforts dans ce sens.

L'introduction et la musique de scène de M. Riadis, emplies de psychologie et suggestives à souhait, ont considérablement contribué au succès de la représentation. M. Riadis dont un autre essai, également réussi: «Salomé», d'après Oscar Wilde, a été salué par nous avec le même

enthousiasme, est l'homme le mieux doué pour donner à cette œuvre l'ampleur et l'importance voulues. A une époque essentiellement de mauvais goût et de condescendances, M. Riadis est l'un des rares artistes qui ont su tenir haut déployée la bannière de leur idéal.



La scène vue de côté : Mme Cotopouli (Hécube) entourée des femmes de Troie.

Il ne faudrait certes pas que nous clôturions ces notes hâtives sans dire deux mots de la traduction en néo-grec de M. Mélaehrinou.

L'œuvre de cet homme de lettres constantinopolitain, bien que se heurtant souvent au bon goût et à l'esthétique linguistiques, n'est pas dans son ensemble, mauvaise. Mais une traduction peut être bonne à la lecture sans toutefois convenir à la représentation théâtrale. La recherche phraséologique est, en principe anti-théâtrale. Le public est choqué, à juste titre, d'entendre des mots étrangers à ses habitudes acoustiques, et qui l'empêchent tout simplement

de suivre sans entrave la trame et le sens profond de l'œuvre exécutée.

Un peu moins de lyrisme, surtout s'agissant d'Euripide qui n'est lyrique qu'à des très rares moments, un choix plus raffiné et une plus grande simplicité dans l'expression nous auraient sans doute fait trouver la représentation d'hier aussi complètement satisfaisante que nous l'espérions.

Léon COUGOULAS.

(Traduit du grec).

RENDONS A CESAR...

Nous apprenons avec vif plaisir que « L'Union des Rédacteurs », d'Athènes, vient de nommer comme président de son Conseil d'Administration notre éminent confrère et ami M. Aristos Cambanis, du quotidien « Proïa » (Le Matin) et l'un des plus érudits journalistes hellènes.

M. Cambanis, qui est très connu en Egypte pour y avoir séjourné de 1923 à 1925 et où il compte de nombreuses et solides amitiés, était l'homme le mieux qualifié pour présider aux destinées d'une association telle que l'Union des Rédacteurs qui groupe la pensée agis-

sante et l'inlassable activité de tous les journaux militants de Grèce.

Nul doute que, sous la présidence éclairée et paternelle de M. Cambanis, « L'Union des Rédacteurs » qui ne doit pas viser uniquement à la satisfaction des besoins matériels de ses membres mais aussi, et « surtout », à leur réhaussement intellectuel et moral ne parvienne à l'heureuse réalisation de ses aspirations.

Que M. Cambanis veuille trouver ici nos plus cordiales félicitations pour la flatteuse distinction dont il vient d'être l'objet.

La Semaine Egyptienne.

LES CONTES

LA CAPITAINE

(Traduit du néo-grec.)

Tout le monde enviait à notre capitaine son bon cœur, sa rapide goélette et sa belle femme. Les marieuses de l'île, pour faire l'éloge d'un futur, disaient : « Il est bon comme le capitaine Paloumba »; les marins pour recommander un navire, affirmaient : « Il tient la mer comme la goélette du capitaine Paloumba »; et les jeunes gens, en parlant de leur bien-aimée, soupiraient : « Belle comme la femme du capitaine Paloumba ».

Il était célèbre, lui et ses biens, dans toutes les « Douze-Îles ».

— Prends garde, mon vieux, tu auras soin de la capitaine comme de la prune de tes yeux, me dit-il lorsqu'il l'amena à bord. Tu ne sais pas à quel point je l'aime : je tremble rien qu'à l'idée de la laisser seule et de partir.

Eh ! qui ne le savait pas ! A l'âge de soixante ans, le capitaine Paloumba s'était décidé à se marier. S'était-il décidé ? Non, je me trompe; c'est le hasard qui fit les choses. Pendant qu'il se promenait sur une des îles, il avait vu Lénio (1) nager et avait senti un frisson lui courir sur le corps. Un voile était tombé de ses yeux et la vie prit pour lui un nouvel aspect. Le regard de la jeune fille fut la baguette magique de Moïse; il ouvrit le cœur dur du marin et le sentiment en jaillit avec force. Le souple corps qui glissait comme un poisson sur les eaux, et le rire qui retentissait dans l'air, excitèrent ses nerfs et l'enveloppa de rêves et de désirs.

Sans perdre de temps, il se débrouille un peu, il s'endimanche, met sa large culotte aux plis frais, ses bas bleus, ses chaussures pointues, une ceinture rouge en soie; il endosse son gilet brodé, il plie galamment d'un côté son fez tunisien et court chez Lénio. Mais avant de poser le pied sur le canot, il revient sur ses pas, attache à son bras gauche un mouchoir de couleur et prend dans sa main une orange piquée de clous de girofle. Le mouchoir indique une proposition de mariage, la grenade est un emblème d'alliance.

— Salut ! dit-il à la vieille; je suis le capitaine du *Kira-despina* arrivé il y a trois jours à l'île. A beau bateau il faut belle capitaine; je suis venu demander Lénio en mariage. Si le bon Dieu le veut et si vous me donnez votre bénédiction, la noce se fera demain.

— Soyez le bienvenu, répondit la vieille avec douceur, et que Dieu vous entende !

La mère de Lénio était intelligente; restée veuve très jeune, elle avait beaucoup souffert; son mari, pêcheur d'éponges, fut la proie d'un requin dans les eaux de Barbarie et laissa sa fille orpheline et sans ressources. C'est la mère qui avait lutté pour la vie et élevé Lénio comme une jolie fleur. Elle ne songeait cependant pas à la marier à un vieillard; jamais une pensée si horrible ne lui était venue. Dans ses fréquents projets de mariage pour Lénio, elle se figurait toujours un jeune homme de vingt ans, sain et bien fait, aux cheveux frisés, à la moustache noire, au regard vif, avec des bras robustes et une large poitrine, un homme résistant intrépidement à la fureur de la mer et supportant sans peine les coups de l'adversité. Pourtant, dès qu'elle vit le capitaine Paloumba, bien conservé, on ne pouvait le nier, mais grisonnant, aimant à priser, vieux, en un mot, elle donna son consentement. « Il est vieux, se

dit-elle, mais il est capitaine, et on ne trouve pas tous les jours de capitaine dans l'île. »

Le capitaine Paloumba épousa Lénio, et, à peine arrivé à Syra, il dépensa une fortune pour ses toilettes.

— Ma femme, ma chérie, mon trésor, porte-les et réjouis-toi, lui dit-il avec une larme de joie et d'orgueil, en la voyant parée comme le soleil. Si elle ne te suffisent pas, tu en auras d'autres, si elles ne te suffisent pas encore, je vendrai ma goélette pour te revêtir d'or comme les femmes de Tinos.

Elle ne répondit pas et resta à regarder avidement ses vêtements aux couleurs chatoyantes. Son ombre lui servait de miroir. Lorsqu'elle porta lentement ses regards sur lui, on ne pouvait pas deviner, à son sourire amer, si elle regrettait l'île qu'elle avait quittée ou bien si elle déplorait l'âge avancé de son mari.

Sur la goélette nous étions six en tout, le capitaine et son secrétaire, cela faisait deux; le mousse et moi, deux autres encore; et enfin deux matelots de l'île de Myconos. C'est tout. Le secrétaire Pierre Zoûmbéros était notre matelot, notre commandant, l'âme et la parure de notre belle goélette; sa moustache poussait à peine; ses cheveux noirs partaient de son large front, montaient vers le sommet de sa tête et retombaient en boucles sur sa nuque, tel un capillaire frais et tendre sur le chapiteau brun d'une colonne. Il avait les bras robustes, la poitrine large, le regard intrépide; il ressemblait à un astre matinal que la force infinie lance, splendide et inépuisable, à travers le firmament. Si la vieille mère de Lénio l'avait vu, elle aurait sans doute retrouvé en lui le mari qu'elle rêvait pour sa fille. Celle-ci le regarda et reconnut en lui l'homme qu'avait imaginé sa mère, peut-être aussi celui auquel elle-même avait pensé. Elle ôta de suite ses robes de soie, cacha ses bijoux dans une cassette ornée de coquillages et apparut resplendissante de grâce et d'harmonie sur le pont avec une jupe rouge et une veste blanche. Mon Dieu ! quel spectacle ! et quelle délicieuse créature tombée du ciel, ou sortie de l'onde, était arrivée sur notre triste navire !

Notre vie sombre de matelots changea sur-le-champ; le bateau devint sa maison; elle le parcourait du matin au soir, le parait et le soignait comme sa maison. Elle montait sur la dunette, descendait sur le pont, arrangeait nos pauvres lits, entraînait dans la cuisine, venait avec nous sur le beaupré pour attacher les focs. Elle était la providence de tous. Elle cousait les vêtements des uns, rapiécail ceux des autres, et consolait de ses douces paroles et de son frais sourire nos peines à tous. On eût dit un oiseau aimant et léger envolé des arbres du Paradis et venu dans notre sombre taudis pour égayer, par son chant, par sa présence, par le battement de ses ailes, nos âmes tourmentées, et pour nous rendre la joie plus vive, l'espoir plus séduisant, le travail et la fatigue désirables. Les journées de mars s'écoulaient rapides et enviées; à l'aube, nous souhaitions que le soir ne vint jamais; à la nuit, il nous tardait de revoir l'aube. Pendant le jour nous étions tous ensemble; ce n'était que rires, chants et joie; pendant la nuit, chacun de nous était seul, pensif; on évitait de se rencontrer, on interprétait mal les regards; à la moindre parole, on mettait la main au poignard comme si on avait affaire à un rival. Au point du jour, les regards se promenaient impatients sur la cabine du capitaine comme s'ils s'attendaient à voir quelque signe qui indiquerait la direction du vent. Et lorsque le jupon rouge apparaissait enfin

(1) dimunitif d'Hélène.

au sommet de l'escalier, il répandait sur le pont la chaleur du lit et un parfum prodigieux de femme.

Tout à coup le ciel s'obscurcit; pas le ciel d'en haut — le vrai ciel. Celui-là restait tout bleu, inondé de lumière pendant le jour, paré de mondes pendant la nuit, et continuait à resplendir au-dessus de la tendre merveille tombée sur notre goélette. On aurait dit que lui-même en était épris et qu'il se réjouissait de la voir. Non, ce fut un autre ciel qui se rembrunit : le front du capitaine Paloumba. Il ne lui plaisait pas que Lénio se prodiguât avec tant de bienveillante allégresse; il voulait sa femme pour lui seul; les autres ne devaient avoir pas même une parcelle de l'air qui enveloppait Lénio. Il se plaignit d'abord, puis il serra les brides.

— Tu ne dépasseras pas le coin de la dunette, lui dit-il carrément.

Et pour tracer une ligne de démarcation, il fit étaler une voile gris-forcé qui divisa la goélette en deux et qui partait de la caisse aux seaux. D'un côté l'enfer, le paradis de l'autre; elle se fâcha.

— Maudit vieillard! murmura-t-elle avec dépit, maudit vieillard! J'étais une colombe quand tu m'as prise de chez ma mère, et je suis tout près de devenir une corneille à cause de tes grogneries...

Elle fondit en larmes, mais cela ne dura pas; les rires recommencèrent bientôt. Elle tournoyait sur le pont comme une toupie. Le rempart qu'il avait cru infranchissable n'était qu'un voile éthéré devant la volonté inflexible de la femme. Vers l'aube, lorsque le capitaine, ayant veillé pendant la nuit, ronflait dans sa cabine comme une forge, elle s'échappait d'auprès de lui et venait, rayonnante, laver le pont avec nous.

Pâle et fraîche comme un parfum matinal, avec sa chevelure d'or qui flottait au vent, avec sa veste blanche négligemment boutonnée, et son jupon rouge étroitement retroussé aux genoux, elle pataugeait dans l'eau et frottait les planches, excitée, folle. Dans ses vêtements collants, son souple corps grassouillet, frétilant, palpitant, remuait nos âmes comme une harmonie de musique sauvage. Au-dessous de son cou moulé, d'une blancheur de marbre, luisait comme l'étoile du matin, la naissance de sa gorge. Et en dessous de son jupon — que le diable l'emporte — les jambes faites au tour, les attaches, les orteils roses, allaient rapides, comme les ailes du vent, avec la grâce de l'aurore. Indifférente à nos sollicitations, elle frottait avec ardeur et, riant à chaque instant d'un rire argentin, elle disait à Pierre Zoumbéros:

— Eh bien! mon petit secrétaire, prenez-moi donc au service comme mousse!

Elle s'oubliait à le regarder de ses yeux langoureux avec un tel plissement des lèvres qu'on aurait dit une abeille s'en allant butiner sur les fleurs. Mais soudain, surprise de son procédé: « Chut! » sifflait-elle en mettant son doigt rose sur ses petites lèvres et regardant autour d'elle, « Chut! que le vieux ne nous entende pas! »

Et en disant « chut », elle partait d'un éclat de rire, d'un rire folâtre, pétillant, en gamme perlée à ressusciter un mort. Cependant, peu après le bruit d'une toux se faisait entendre dans la cabine, et Lénio disparaissait derrière la dunette. La porte du paradis se fermait, et les démons exilés restaient en dehors humiliés, misérables, souffrants et attristés. Le jour naissait ici, mais c'est là-bas qu'il éclairait. Là-bas les rires, les chants, la musique; ici les tourments, le travail, le mépris. Le vautour égoïste tient serrée dans ses griffes l'innocente tourterelle; il lui retourne les ailes, palpe son sein, lui arrache avec rage ses plumes soyeuses, la presse et l'étrangle contre sa poitrine glacée. Son rire éteint arrive seul jusqu'à nous: un rire qui pèse sur le cœur comme le plomb, qui étreint comme dans un étau la conscience, qui inonde la tête de sang. Nous étions tellement habitués à être toujours ensemble, que chacun de nous avait fini par croire que cette femme était venue parmi nous pour épar-

pillar sa grâce infinie à tout le monde et jamais à un seul, jamais. Elle s'y était, semblait-il, habituée aussi; c'est ainsi qu'elle l'entendait et l'admettait elle-même. Car au moment où, toute petite et mignonne, elle se frottait comme un chat douloté contre le capitaine, elle bondissait tout à coup et, écartant la voile, elle s'écriait épouvantée.

— Sainte Vierge, au secours! Sainte Vierge, au secours!...

Et après avoir ranimé le navire de son regard radieux, elle s'en retournait, murmurant, dans un sourire, à son maître intimidé:

— Ce n'est rien, rien te dis-je; il m'a semblé qu'un vapeur allait nous couper en deux.

Ainsi nous arrivâmes au point du jour devant Gallipoli. A vrai dire, le jour ne parut pas pour nous. *Kiradespina* marchait toujours dans l'ombre; une brume épaisse enveloppait la mer de Marmara, ne nous laissant voir ni la terre ni la mer, pas même un arbre. Un minaret, une maisonnette, un moulin à vent avec ses ailes déployées, quelque chose de vague et de vrai à la fois se dessina pendant un seul instant à ma droite. Le croissant doré du minaret miroitait tour à tour brillant ou terne, pour disparaître complètement. La maisonnette reculait et s'éteignait silencieusement; les ailes du moulin, immobiles, semblaient représenter l'obstination et l'étonnement d'un géant. Tout de même je les voyais avec amour, puisque c'étaient des compagnons. Mais le brouillard jaloux étendit son voile humide jusque là et isola la goélette. Chacun de nous se rendit à son poste; le capitaine Paloumba au gouvernail, le secrétaire près du beaupré, les autres matelots sur les plats-bords à droite et à gauche, le mousse en haut sur la barre du perroquet; moi-même je tenais le battant de la cloche et le buccin...

— Bou... bou... dang... dang...

Je sonnais et j'entendais vingt réponses à mon triste signal; des buccins à l'avant, des cloches à l'arrière, des sifflets à droite, des sonnettes à gauche; il y avait des voix et des sons de toute sorte qui ne s'accordaient que sur le sentiment prédominant de la crainte et du danger. Les coquillages transformés en buccins, les instruments de bois et de métal, les voix humaines criaient sur tous les tons avec des sons rauques, lugubres, plaintifs ou menaçants, le même terrible commandement: « Arrêtez-vous! Prenez garde! Gare à une collision! » Tous répétaient ce commandement-là, dont l'écho frappait l'âme comme une balle de neige. Seul, le brouillard, impassible et indifférent, continuait à condenser ses froides vapeurs et à envelopper de plus en plus les monstres qui rugissaient dans son sein.

Tout à coup je vois la mer s'argenter. On aurait dit qu'un essaim d'oiseaux de mer s'était envolé de notre pont, s'était rangé en ligne tremblante, avait rasé l'eau de ses ailes et disparu dans le lointain comme un long serpent. A droite et à gauche je vois des fantômes qui descendent jusqu'à nous et nous écrasent de leur poids; c'étaient des voiles et des haubans d'autres navires égarés, qui cherchaient à retrouver leur route. On distinguait à peine les matelots plongés dans le brouillard comme des âmes emportées par le vent et voyageant dans l'espace. Ils couraient de leur côté en tous sens, regardaient tout autour la mer et le ciel, de peur qu'il ne plût des pierres de celui-ci ou qu'un malheur ne surgit de celle-là. Ils couraient, ils sifflaient, ils criaient avec rage: « Arrêtez-vous! Prenez garde! Gare à une collision! »

— Bou... bou... dang... dang...

Affolé, je souffle dans le buccin et je frappe le battant de la cloche. Le brouillard, comme si des Tritons avaient soufflé dans mon instrument, se dissipa tout à coup du côté de la Roumélie, enlevant son voile blanc; on aperçut les pentes vertes des montagnes, les bâtisses roses des rivages riants, la mer bleue. Le soleil montait sur son trône d'or vers le ciel, éparpillant partout, sur l'herbe et sur les pierres, sur le sable et sur l'eau, une profusion de diamants. Les navires, dégagés de la brume, tâchaient de reprendre

la route, et là-bas, à l'entrée du détroit de Madito, rapide comme s'il avait brisé ses chaînes, apparut un nuage noir: le bateau égyptien se dirigeant contre nous.

Kira-despina marchait encore dans l'obscurité; autour de nous et des autres monstres qui n'avaient pas cessé de rugir et de crier désespérément, ainsi qu'en face de nous à l'est le brouillard compact, froid, sombre, un Caucase de vapeurs, continuait à s'acharner sur nos bateaux. Une ou deux fois seulement les rayons du soleil percèrent les plus faibles endroits, nous montrèrent la prison qui nous entourait, faite, semblait-il, d'un cristal d'argent doré. Sur la mer, les deux rivages opposés étaient réunis par un sentier sinueux, pareil au sillage pétrifié qu'un navire de conte de fée eût tracé, ou à une limite que les dieux de la mer eussent marquée sur leur domaine liquide.

Je ne regardais ni la limite, ni les courants; je continuais d'ajouter toujours avec mon buccin et ma cloche des sons et des tintements au vacarme général.

— Bou... bou... dang... dang.

Un moment je crus entendre des murmures devant moi du côté de la proue; je tendis l'oreille: un petit rire saccadé, chatouilleux, un rire connu me glaça le cœur; une petite voix indistincte et chantante disait:

— Ah! comme c'est doux! Je voudrais rester tout le temps comme ça! tout le temps comme ça!

C'était la voix de la capitaine.

— Pourquoi tout le temps comme ça? demanda la voix également tendre du secrétaire.

— Pour que nous soyons seuls, seuls dans le monde entier, entouré comme en ce moment de draps de soie à ourlets d'or, à bouts de dentelles et faits de roses; qu'en haut, en bas et autour de nous il y ait des draps de soie comme ceux-ci, qui n'aient pas connu le métier, qu'aucune ouvrière n'ait ourdis, qui n'aient pas vu la navette, ni passé par le ros; des draps de soie tissés dans les cieus et étendus par la main d'une sirène sur la mer, pour cacher notre bonheur, le tien, mon bien-aimé, et celui de ton esclave...

J'ouvris de grands yeux et ne distinguai plus rien; le brouillard se condensait de nouveau en couvrant tout d'un terrible mystère; la côte de Roumélie s'effaça, nous avions reperdu de vue la mer et les navires qui cherchaient leur chemin. Le vapeur égyptien qui marchait contre nous comme un nuage noir disparut, et dans l'insaisissable treillis gris foncé, des fusées en serpents de feu s'envolaient avec une rapidité folle et un rauque sifflement vers le ciel et retentissaient sourdement dans l'immensité, semant par-ci par-là des étincelles comme si elles voulaient raconter aux étoiles notre aventure; je ne voyais rien à mes côtés, encore moins ce qui se passait sur la proue. J'entendais seulement le roucoulement des amoureux et encore ne parvenait-il que par lambeaux, sourd et étouffé comme s'il venait de loin, du fond d'un puits.

J'eus la tentation irrésistible de m'approcher, mais je ne pouvais pas quitter mon poste. Je devais répondre à chaque instant aux cris d'alarme. A cet instant-là, c'est moi qui étais la voix, qui étais l'âme de la goélette, moi seul; le capitaine Paloumba lui-même ne comptait pas. Je continuais donc à souffler et à frapper la cloche avec acharnement comme si je voulais la briser.

A ce moment-là j'entends le capitaine appeler le mousse d'une voix colère; désespéré d'attendre le bon plaisir du vent pour dissiper le brouillard, il songe à le forcer avec le cierge du vendredi saint; le brouillard ne résiste pas un instant à cette incantation divine. Le mousse était le plus jeune et le plus innocent de l'équipage. Il se leva, revêtit ses vêtements de fête, mit le cierge dans une boîte et le descendit avec un fil jusqu'à la surface de la mer.

— Sauve-nous, Jésus, comme tu as sauvé le monde, pria-t-il avec chaleur.

A l'instant même, — je le jure, — à l'instant le brouillard fut balayé comme par enchantement; il fut détruit, poussé, emporté et enfermé, comme un condamné dans une prison. Le soleil dora les fers, remplit les cordes de diamants

polit le beaupré, les mâts, les vergues; il montra les bois et les voiles trempés d'humidité, mais il montra en même temps près du cabestan un couple assorti qui s'embrassait dans un tendre enlacement.

A peine eus-je le temps de regarder, que j'entendis derrière moi un mugissement qu'on eût dit poussé par un monstre qui venait nous avaler. Ce n'était pas un monstre; c'était le capitaine Paloumba qui se ruait de la dunnette sur les amoureux. Dès qu'ils entendirent la voix, ils comprirent que la sirène les avait trahis et qu'elle avait retiré les draps de soie. Ils se séparèrent honteux.

— Viens, s'écria le secrétaire, viens avec moi...

Et en disant cela il se jeta à la mer. Lénio eut un mouvement pour le suivre, mais à la vue de l'eau froide elle recula incertaine et tremblante. Le capitaine Paloumba la rejoignit et étendit ses grosses mains pour la saisir par ses cheveux blonds. Il n'en eut pas le temps. On entendit un grand fracas et l'on vit des hommes et des morceaux de bois tomber dans la mer comme s'il y avait eu une éruption de volcan. Le vapeur égyptien, ayant augmenté sa vitesse pour rattraper le temps perdu, était venu, ange libérateur de la belle infidèle, tomber sur *Kira-despina* et la mettre en pièces.

Qu'est devenu le secrétaire? Comment l'amoureuse se sauva-t-elle? Je n'en sais rien. Peut-être tiennent-ils là-bas compagnie à Hellé, peut-être jouissent-ils là-haut de la vie telle que le capitaine Paloumba l'a rêvée; quant à ce dernier, je l'ai rencontré sur le rivage, infirme, sauvage, taciturne; de tout ce qu'on lui avait envié, rien n'était déjà plus; son bon cœur, sa rapide goélette et sa belle femme l'avaient abandonné.

(Traduit par Th. A.)

André KARKAVITSAS.

A tel passant de Flandre...

Il pleut doucement sur les fleurs du lin....

— *Flandre maritime, ô calmes paroles
Qui montent très haut dans le vent salin,
Vieux lieds paysans, saintes paraboles. —*

*Comme il est passé dans ton sang latin
Les charme naïf et triste et suave
De la plaine grise où tous les chemins
S'en vont vers la mer d'un mouvement grave!*

*Les ports ensablés dorment sans orgueil....
Il faut oublier les lointains voyages
Pour mieux retrouver le touchant accueil
Du pays de Flandre aux humbles images.*

*Il faut apaiser les remous du sang
Et la passion des étés voraces,
Pour remercier la trêve naissant
D'une fumée aux toits des maisons basses!....*

*Le train te conduit sur le rail rouillé:
Trace avec tes doigts, comme au temps d'enfance,
Sur le brouillard bleu du carreau mouillé,
Un front de madone où des rayons dansent.*

*Et que ce soit là ton signe d'accord
Avec la tendresse et la gaucherie
Qui vinrent de toi et vivent encor
Au pays des lins et des diableries!....*

Paul VANDERBORGH.

Essai sur l'humanisme (II) ⁽¹⁾

Une presse mercenaire d'une part, des idéalistes réactionnaires d'autre part, jouant à la fois un rôle de criminels et de dupes, voilà les instruments, leur permettant d'agir, sur la grande masse des non avertis sincères ou égoïstes qui composent la petite bourgeoisie et une partie importante du peuple.

L'autre partie du peuple, animée par une presse plus libre, mais particulière, dirigée trop souvent par des politiciens égoïstes et pas assez par des idéalistes, heurte cette première masse de front et fait naître à côté des guerres internationales les guerres intestines, parfois sanglantes, filles des luttes de partis. Enfin pour compléter cette esquisse de notre actuelle civilisation, en marge de toutes les luttes particularistes, animés du plus pur esprit de dévouement et de sacrifice, les serviteurs de l'Idéal, les penseurs, libres par excellence, progressent sans cesse, offrant à cette humanité bizarre et divisée qui les suit, les fruits de leurs recherches; et s'efforcent, en se tournant vers ces faces humaines inachevées, d'y allumer l'étincelle de la vie, le feu sacré de l'enthousiasme. Il en est parfois qui pénètrent la foule et qui, comprenant les facteurs en présence, essayent de tout concilier: «ils n'arrivent généralement qu'à être mal entendus parce qu'ils s'adressent à des cerveaux insuffisamment évolués, ou à des âmes lâches.»

Lorsque les disciples de Jésus se répandirent de par le monde, leur morale d'amour et de résignation fut assez vite comprise, parce qu'elle portait sur des sentiments simples, chez des hommes peu instruits et faciles à convaincre.

Comme il n'y avait là que de l'effort personnel à fournir et une grande récompense en vue, les esclaves, les femmes, les pauvres, gens de rien dans l'empire, sans cesse sacrifiés par la force et l'égoïsme des autres, aimant leurs compagnons d'infortune, n'eurent pas un grand effort à fournir, pour croire en ce Dieu, qu'ils portaient inconsciemment en eux-mêmes.

Lorsque les temps furent révolus, la doctrine d'amour disparut et devint l'arme du pouvoir. Les problèmes sociaux sont très complexes pour se résoudre à l'aide d'une doctrine simple et unilatérale et seuls des esprits rompus à l'étude de toutes les composantes des phénomènes humains peuvent tenter d'apporter quelque lumière dans ce chaos.

Patriotisme et fraternité, passe encore; mais patriotisme et humanité, pour des gens qui trouvent souvent profit à la guerre, je ne crois pas que cela se puisse concilier. Cela passera seulement dans le domaine de l'esprit.

Je puis en effet, aimer à la fois dans ma patrie, le souvenir des grands hommes qui l'ont illustrée, de ceux qui, dans les temps d'obscurité se sont sacrifiés pour elle; l'effort humain qui l'a embellie; ses œuvres d'art, son labeur, ses paysages variés et agréables; et, d'autre part, il m'est donné d'êtreindre tous les hommes dans une même pensée d'amour en voyant partout ceux qu'on opprime, qu'on bâillonne, qu'on fait souffrir.

Ainsi donc, faute de parler à des esprits purifiés par l'étude et la contemplation des sources de la Vérité, les doctrines de morale sociale s'entredétruisent, se réduisent réciproquement à néant.

On ne pourrait prêcher, à notre époque, une même religion d'amour, à des êtres destinés à s'entretuer en musique, qu'à condition d'être un peu fou. Nous ne le ferons pas.

D'un autre côté, on est empêché d'instruire les hom-

mes de la bonne façon par l'universelle veulerie qui règne actuellement.

Le jeune homme est habitué, dès ses premiers efforts vers la lumière, à entendre autour de lui, des paroles de crainte, qu'on taxe de prudence: «Tais-toi, si l'on t'écoutait! Tu ne réussiras jamais dans la vie; parle moins haut, tu oses trop dire, il va t'arriver malheur!»

Et ceci est vrai, surtout pour l'intellectuel, qui, en raison de la dépendance où il se trouve réduit par sa volontaire et noble pauvreté, se voit pour ainsi dire à la merci d'une coterie, ou d'un seul individu.

Aussi, combien y en a-t-il qui, se détournant des hommes, ne cherchent que dans la science pure, l'oubli de leur sort, ou, se résignant à pis encore, traînent une vie atone et sans lumière.

Cette lâcheté est causée par l'insécurité de notre temps, par ce règne de la terreur armée ou non, et peut-être plus redoutable dans ce dernier cas. On ne cherche pas à convaincre un adversaire, à le persuader par l'exemple d'une vie d'une dignité supérieure, et par l'exposé d'une doctrine transcendante; on ne cherche qu'à l'écraser parce que le sort, la fortune ou la faveur, en ont donné la force. La Force! et non la force intelligente, mais la force brutale, telle est l'arme des obscurantins.

Avant Gustave Le Bon tout le monde connaissait déjà la quantité d'énergie renfermée dans les écus d'un coffre-fort.

Une époque où l'argent, c'est à dire les appétits, a tant de pouvoir, est une époque de crise, ne nous y trompons pas, il y a toujours eu lutte entre le riche et le pauvre, mais il n'y a pas toujours des révolutions. Lorsqu'on les sent arriver il faut se tenir prêt à les recevoir, non avec des fusils et des mitrailleuses, armes peu dignes et d'ailleurs insuffisantes, mais avec des cœurs forts et des esprits préparés.

Or, si nous considérons le tableau de la société, nous voyons qu'il n'y a pas un homme sur mille, qui sache à peu près, ce qu'il est, quelle est sa grandeur et quelle est sa bassesse. Le ventre les occupe trop pour qu'ils puissent se distinguer de la masse de leurs semblables.

On fabrique, dans les écoles, des hommes à la grosse; on fait de même dans les meetings, dans les clubs, par des discours souvent bien peu élevés; on fait surtout de même en ville, au moyen de la presse.

Cela serait bien, si l'on travaillait en tous ces endroits à développer les passions larges et fécondes: l'amour, le désintéressement, le goût du Vrai, le goût du Bien et du Beau. Mais hélas, trop souvent ce sont les passions mauvaises: la haine, le particularisme étroit qu'on excite; et, chose étrange, l'individualisme que l'homme perd dans le domaine du bien, il le retrouve dans celui du mal et de la destruction stérile. Groupez des hommes pris dans la rue, et il n'en est pas un qui n'imaginerait au besoin des moyens de détruire ou de profiter de la ruine des autres; mais suppliez-les d'accomplir isolément un grand acte désintéressé et qui ne flatte pas leurs passions égoïstes, ils vous tourneront le dos.

Pour pousser plus loin l'analyse, nous croyons que la cause de ce mal vient d'une paresse naturelle et inhérente au caractère humain, quand il cesse d'être animé par un souffle supérieur. L'homme ne prend pas volontiers en main un livre d'étude, ne suit pas volontiers un cours sans intérêt immédiat, où il lui faudrait se dépenser, être atten-

(1) Voir le numéro du 1er Octobre.

tif, faire effort de mémoire, être personnel, en un mot; mais il lira un journal, écouter un orateur de meeting, ou se rendra au cinématographe, où il n'aura qu'à se laisser entraîner, à écouter distraitement, et où il verra ses passions les plus âpres, agréablement sollicitées.

Mais, dira-t-on, si l'homme est naturellement inerte, comment l'excitez-vous? Bien simplement: en me montrant enthousiaste. On s'échauffe auprès du feu, on s'emporte au contact d'un emporté. Si un orateur moral, désintéressé, enthousiaste d'une belle cause, parle à une foule, par le même mouvement que fera un autre, pour exciter des passions mauvaises, il réveillera les bonnes, secouera la torpeur de ses auditeurs, surtout, si ceux-ci s'abandonnent, et les renverra grisés d'espoir et de beauté, tout étonnés du bien qu'ils auront découvert au fond d'eux-mêmes.

Les grands humanistes le savaient bien et rien n'est plus fleuri, plus riant, plus ardent que leur langage;

Erasmus rêvait de voir les classes jonchées de fleurs.

« L'enthousiasme, — écrit monsieur Louis Verlaine, un merveilleux maître qui s'y connaît, (1) — c'est le souffle de vie qui anime le corps et la pensée, et leur communique une puissance naturelle et totale. Il est la source même de la culture de l'esprit et du cœur. C'est lui qui anime les savants, les artistes, les poètes, ces pionniers de la civilisation. Un être sans enthousiasme est un corps sans âme. Il communique à tous ceux qui l'approchent, aux enfants surtout, avec une aisance effroyable, la froideur glaciale de ses sentiments brutaux. Il tarit chez eux la source la plus vive des nobles aspirations. »

« L'enthousiasme! Voilà le véritable facteur de l'auto-éducation morale. O vous, éducateur, sachez parler aux enfants avec chaleur; poussez devant eux des cris d'admiration, afin qu'ils vous imitent, d'abord inconsciemment, puis avec conviction, et s'habituent à éprouver des émotions désintéressées et à aimer avec exaltation, tout ce qui est beau et juste. »

Il sait le faire, lui, et rarement professeur s'est vu des élèves aussi attentifs et aussi passionnés.

Qui donc, à moins d'être absolument vide ou inerte, ne s'émerveille pas, ne s'échauffe pas, lorsqu'il voit s'entrouvrir un coin du voile qui couvre les vérités éternelles? Qui donc, devant un convaincu honnête, ne sentira pas naître en lui un sentiment nouveau de reconnaissance pour l'initiateur et d'amour pour la doctrine qu'il nous révèle?

C'est que l'homme aime profondément tout ce qu'il peut pénétrer de sa substance. Ce que nous aimons dans la femme, dans la nature, dans la science, c'est notre idéal qui a pris figure, notre rêve qui s'est concrétisé. Toute discipline peut faire naître de l'enthousiasme; notre devoir est de développer celles qui apportent en plus, une somme d'aspirations et de données assez précises et assez élevées pour former des hommes capables de labeur social et moral. L'étude de la Nature est un puissant élément d'éducation morale et intellectuelle.

D'un part, l'homme se sent fier d'appartenir à la race qui a ouvert une si large clairière dans la forêt des ignorances, il se sent élevé à l'égal des dieux lorsqu'il contemple les merveilles que nous révèlent les cieux, les beautés que découvrent à chaque pas nos promenades dans les champs, dans les bois, aux bords de l'eau; d'autre part, son esprit s'affermi, son sens d'observation s'aiguise, le raisonnement, longuement exercé, s'affine, l'intelligence tout entière se développe aux dépens des superstitions et des préjugés dogmatiques.

L'étude de l'homme, dans ses activités morales et intelligentes, dans le domaine de l'individuel, est, de par ailleurs, d'une très grande fécondité.

Car, si le naturaliste a su voir quel était l'ensemble

des phénomènes qui le faisaient réagir, et les conditions de ces réactions, l'humanité examinera, par des exemples, les effets de ces réactions, étudiera le jeu des passions, des sentiments, des convictions, apprendra à connaître « dans ses résultats » l'extraordinaire complexe des mobiles qui font agir l'homme.

Pour qui étudie l'évolution de l'humanité, il y a là, une source de grandes et fécondes leçons. Celui qui verra la race humaine passer des grottes de troglodytes aux cabanes, des cabanes aux palais d'Egypte, aux μέγαρα de l'Ionie et de la Grèce, qui suivra avec émotion cet être enivré de lui-même et avide de personnalité dans les sept siècles de civilisation grecque pure et d'hellénisme, dans les dix siècles de civilisation romaine; qui le verra, après le triste moyen-âge, renaître aux feux de l'humanisme et préparer cette prodigieuse civilisation moderne puis, après un fléchissement, la grande révolution dont nous goûtons encore les fruits, celui-là n'aura pas employé stérilement son temps.

L'Antiquité, la Renaissance, la Révolution française, autant d'époques où l'homme cherche à se faire remarquer par son apport, si humble soit-il, au commun trésor de l'humanité, autant d'époques fécondes, parce que moments d'individualisme. Chacun pense, discute, interprète et tente de créer. Cela ne va pas sans heurts ni mécomptes bien entendu, et un Alcibiade, un Catilina, sont les fruits un peu amers de cette grande tendance, mais comment ne pas admirer la civilisation qui a fondé toutes les sciences que nous continuons, comment ne pas trouver de féconds exemples dans des hommes comme Socrate, Platon, Aristote, grande famille intellectuelle qui a jeté les bases de la science de l'homme, considéré comme être raisonnable et perfectible? Il y a dans l'œuvre de Platon, et même dans ces charmants bavardages, si facilement accessibles aux élèves des classes d'humanités qui sont les Mémoires de Xénophon, d'excellentes observations, pleines de finesse et de bon sens, des sources de critique dont on ne boit jamais inutilement. Tout, dans cette civilisation grecque, si limitée et pourtant si grande par ses efforts, est propre à nous former le cœur et l'esprit aux contingences humaines. Depuis vingt siècles, poètes, philosophes, artistes, s'en inspirent ou l'imitent, sans en épuiser la profondeur, ni en ternir l'éclat. Pour moi, dût-on me traiter de simple imbécile, je préfère la langue claire et la pensée profonde de Platon, les données nettes d'Aristote, aux longues phrases, souvent exquises et prenantes, je l'avoue, mais ne m'en instruisant pas plus, de M. Bergson, le profond métaphysicien. « L'esprit grec a sur tous les autres une supériorité indéniable, la clarté et la bonne foi impitoyables au mysticisme et à l'obscurantisme. »

Une seule ombre y fait tache. C'est la politiciaille de quartier. Mais cela même nous est utile, car il nous met en garde et nous permet d'admirer, en face des obscurantins politiques, de puissants honnêtes hommes: Démosthène et Aristophane en face des démagogues et des particularistes.

L'Eternel présent! c'est le titre d'un article remarquable de M. Déoma sur la guerre du Péloponnèse mise en regard de la guerre mondiale et, pour nous, « si parva licet componere magnis » il y aurait, à méditer Thucydide et Xénophon, une bonne leçon pour nos petits politiques du séparatisme belge.

En un mot, pour résumer ce que nous venons de dire, l'étude de l'antiquité grecque et romaine, la première plus originale, la seconde plus aisément accessible, nous donne le moyen de doter utilement, en peu de temps, la jeunesse des fruits d'une longue expérience humaine et de plus, d'allumer en elle, le feu du plus pur des individualismes. Mais, dira-t-on, l'étude des littératures et des civilisations modernes n'est-elle pas aussi féconde? Oui, mais elle est plus ardue, car ces littératures et ces civilisations ne sont pas simples, trop de siècles les ont formées. Elles sont,

(1) Le Problème de l'hérédité — Revue de l'Institut de Sociologie.

de plus, trop vastes, car trop entièrement conservées, et enfin, moins claires, moins originales, elles sont moins à la portée des jeunes gens. L'homme mûr seulement lira avec fruit les études de Tocqueville sur la démocratie américaine, le jeune homme méditera plus aisément sur la République de Platon, ou sur les humbles essais pseudo-Xénophontiques des républiques d'Athènes et de Lacédémone. Plus tard, en combinant les données de l'humanisme avec celles de son expérience, il compliquera à son gré ses connaissances et arrivera à une représentation saine de la société où il vit.

Enfin, et peut-être avant tout, il acquerra, dans l'étude de cette antiquité claire et, pourrait-on dire, schématique, grâce à l'éloignement où nous la voyons, le goût et le respect des grandes choses. A moins d'être disgracié de la nature, il est en effet impossible de ne pas s'éprendre d'amour pour la beauté, la vraie beauté humaine, sans mysticisme, dans la fréquentation assidue des chefs-d'œuvre de ces anciens. J'ai sur ma table une petite photographie représentant la Vénus de Milo et quelquefois, je contemple longuement cette belle statue que les obscurantins appelaient la «Diabliesse blanche» belle comme un rêve de pierre, voluptueuse, femme et cependant sur-humaine, charnelle et cependant si pure.

On peut me taxer de sensualité, mais à sa vue, je suis fier d'être un mâle, de pouvoir devenir un jour l'Arès d'une femme que mon amour revêtira des traits de cette «impudique» Aphrodite.

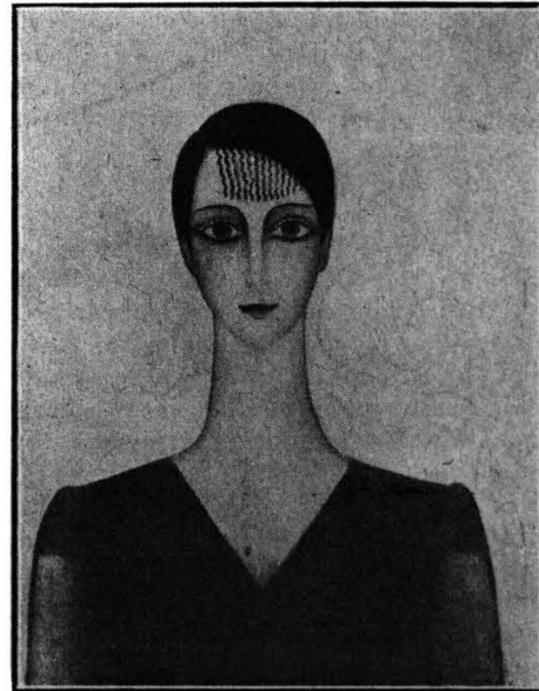
J'aime les hommes, parfois formés d'un trait, et d'autres fois si complexes, de ce grand enchanteur d'Homère, je les aime, parce qu'ils sont «pareils aux dieux», et je suis reconnaissant aux Grecs, comme d'ailleurs à leurs maîtres, les Egyptiens, d'avoir formé leurs divinités sur le modèle humain. Je ne trouve pas que «cette religion ait besoin d'être épurée» car je vois dans ces dieux de beaux hommes, dans Zeus le père de famille, le maître éternellement jeune, fécond et sage; dans Apollon, un beau penseur, habile cependant à se servir de son corps; dans Diane, une exquise et pure jeune fille. Tous ces dieux sont des hommes, ils ont des défauts, hé, tant mieux, je les préfère ainsi. Je lis volontiers la Bible. Cependant, je sens que le colossal et barbare Jéhovah fait piètre figure à côté de mes olympiens, à la fine tête intelligente, au beau corps, peut-être parfois cruels, sans doute, mais toujours amis des plus beaux, des plus sains, ne favorisant personne de parti-pris, ni avec cette insistance qui nous gêne dans le dieu guerrier des Hébreux.

Elfried ELSE.

Exposition de quelques œuvres du peintre T. KALMOUCHOS au Cercle Hellénique d'Alexandrie



Le peintre T. Kalmouchos.



« Attique » par Kalmouchos.

Depuis qu'au milieu de nous les artistes se sont mis à peindre en cherchant à développer leur personnalité, l'oeil du public est tout de même changé; il accepte sans trop de résistance l'oeuvre affranchie des règles de dessin purement conventionnels et des procédés de métier traditionnels.

C'était d'ailleurs une impression générale qui se dégageait du public venu en assez grand nombre au vernissage de l'exposition du peintre T. Kalmouchos qui groupe plus de soixante études de l'Arabie Pétrée, de l'Egypte et de l'Attique.

Largement tributaires du cubisme, ces études gardent intactes une jolie sensibilité personnelle d'où se dégage une science remarquable des valeurs sous la

grande lumière.

Préparé aux ciels de Grèce, Kalmouchos en s'attaquant au paysage d'Orient ne s'est pas noyé dans les profonds «outremer» aux oppositions faciles mais combien menteuses.

D'autre part le métier de Kalmouchos demeure de premier ordre. Son imagination, son tempérament l'écartent sans doute dans bien des cas de la conception latine mais il s'agit d'un non-sens ethnique, qu'il n'y a pas lieu de soulever.

En résumé excellente exposition que ne manqueront pas d'encourager, je le souhaite, les amateurs d'art d'Alexandrie.

G. B.

THÉÂTRE KURSAAL

Troupe grecque d'opérette Ritsardi-Samardzis
(avec la collaboration de M. Manos Philippides)



M^{me} ARISTI DOUCA
Soprano de l'opérette

Cette excellente compagnie poursuit la série de ses représentations au Kursaal-Dalbagni, avec un succès sans cesse croissant.

Depuis la représentation inaugurale de *Catherine-la-Grande*, nous avons eu le plaisir d'applaudir les artistes de la troupe — ayant à leur tête Mme Olympia Candioti-Ritsardi et M. Manos Philippides — dans les œuvres suivantes : *La Comtesse Maritza* (Kallmann), *La Danse de la Mort* (Strauss), *La Fille du Singe* (Sakellaridis), *Le Roman Secret* (Sakellaridis), *Amour Bohême* (Hadziapostolou), *Chiffon-Chiffonnette* (L. Rizzola), *Le Chef des Tsiganes* (Kallmann), *Rosita* (Sakellaridis), *Un Voleur au Paradis* (Sakellaridis), *Halima* ou *Les Mille et une Nuits* et *Mlle Sorolop* (Sakellaridis) et *La Femme de la Rue* et *la Fille du Quartier* (Hadziapostolou), *Mariette* (Collo).

Ce n'est plus, comme au début, la colonie hellénique seule qui accourt, tous les soirs, aux représentations de la troupe Ritsardi-Samardzis. Maints étrangers, bien que n'entendant rien, ou si peu, à la langue grecque, sont intéressés énormément par le jeu des artistes et la façon particulièrement soignée avec laquelle les œuvres affichées sont données.

Des salles archi-combles ont fait, samedi, dimanche et lundi derniers, un très gros succès à l'exquise vedette de la troupe Mme Candiotou-Ritsardi, à Mmes Miliadou, Douca, Moscou, Mary Fléry, Mengoula, Lola Philippidou, Liaska et à MM. Philippidis, Candiotis, Miliadis, Constantinou, Cardamitsis, Iatrou, Phéménidis, Dozas, Dadji-Constan-



Libre de tous poils superflus.

Elle ne se sent jamais mal à l'aise, car son miroir lui dit, en vérité, que sa toilette est parfaite; complète dans ses plus petits détails. Elle se réjouit que c'est MYORA qui lui donne cette satisfaction. Cette merveilleuse crème parfumée enlève promptement, facilement et sûrement, toutes traces de poils superflus. Elle fait que rasoirs et produits chimiques dangereux sont choses du passé.

Vous appliquez dès qu'elle sort du tube et vous vous lavez ensuite à l'eau froide. Et votre peau sera merveilleusement blanche, souple et lisse.

En vente partout. Demandez l'échantillon gratis à la
Sté. Anonyme des DROQUERIES D'EGYPTE.
B.P. No. 193. — Le Caire.

tinou, et au Maestro Ritsardi qui dirige toujours son orchestre avec un savoir-faire au-dessus de toute élogé.

P.S.

LA FINANCE

L'allure du marché cotonnier s'est ranimée et la Bourse des Valeurs a repris son entrain et sérénité bien que les liquidations fussent abondantes et aisées.

Dans son ensemble la cote se trouve à un de ses niveaux les plus élevés et nous pouvons constater que les reprises se multiplient et que beaucoup d'entre elles ne sont pas restées vaines, de sorte que l'on a pu enregistrer des améliorations appréciables et fermes sur un certain nombre de valeurs. Et cette amélioration prend une importance réelle quand on réfléchit à l'inactivité qui paralysait quelques semaines encore notre marché.

La fermeté étant restée la note dominante de la Bourse, il est juste de reconnaître que l'attention du marché s'est dirigée indifféremment tant sur le compartiment bancaire que sur ceux des valeurs immobilières et industrielles.

Les Banques ont eu à enregistrer des plus-values exceptionnelles. Ainsi, la National Bank of Egypt atteint £33½; ce qui paraît être un record. Les Banques d'Orient et d'Athènes n'ont rien perdu de leur actualité, elles sont toujours recherchées. La Part de Fondateur Agricultural Bank, après avoir atteint £825, fléchit jusqu'à £790, tandis que l'action de cette même Société a été assez achalandée.

Nous faisons remarquer, en passant, la différence des cours pratiqués à Londres et à Paris et celui, dernier, pratiqué au Caire sur l'action de la Banque d'Abyssinie. Un tel écart est propre aux transactions entre le Caire et Paris et Londres; mais il semble que les arbitrages oublient jusqu'à l'existence même de ce petit titre intéressant cependant. Les Sociétés Foncières, avec la reprise du coton sont quelque peu demandées. L'action du Crédit Foncier Egyptien après une hausse vertigineuse en stabilise vers 1147.

Dans le compartiment des Sociétés Immobilières, l'inévitable Heliopolis, toujours en grande faveur, est le titre préféré des jobbers et des arbitragistes. La New Egyptian revient à l'activité après une longue dépréciation.

Dans les Valeurs Industrielles, notons la Salt & Soda réveillée de sa torpeur, l'action Port-Said Salt qui a déjà gagné les deux tiers de son dividende intérimaire et dont on escompte encore de meilleurs cours. — Dans le groupe des Sucreries, l'action ordinaire, qui avait fait un petit pas en avant, est stable à 244, tandis que la Part de Fondateur atteint difficilement les L.E. 14, et que l'action privilégiée est invariée à frs. 93½. Les actions de Pressage et de Dépôts stationnent autour de L.E. 17 5/16.

L'action Egyptian Hotels a été l'une des valeurs les plus favorisées de la quinzaine; elle a suivi continuellement un mouvement ascendant pour s'arrêter à £ 7 3/4.

Dans les valeurs non cotées, relevons uniquement l'action Immobilière autour de laquelle on chuchote avec persistance. Nous pourrions là-dessus avoir des surprises et.... bientôt.

Spectacles de la Semaine

GROUPI — *Dance, Musique, Attractions.*

THÉÂTRE KURSAAL — *Troupe d'Opérette*

CINÉMA EMPIRE — *La Divorcée*

IOSY PALACE (ex Kléber) — *Le Petit Frère*

CINÉMA METROPOLE — *Valencia*

GAUMONT PALACE — *Quand l'Orage Gronde*

AMERICAN COSMOGRAPH — *Duchesse de Folies Bergère*

CINÉMA TRIOMPHE — *Une Riche Famille*

DEMANDEZ TOUJOURS

LE CAIRE
1873

HAMBOURG
1925



AMSTERDAM
1922

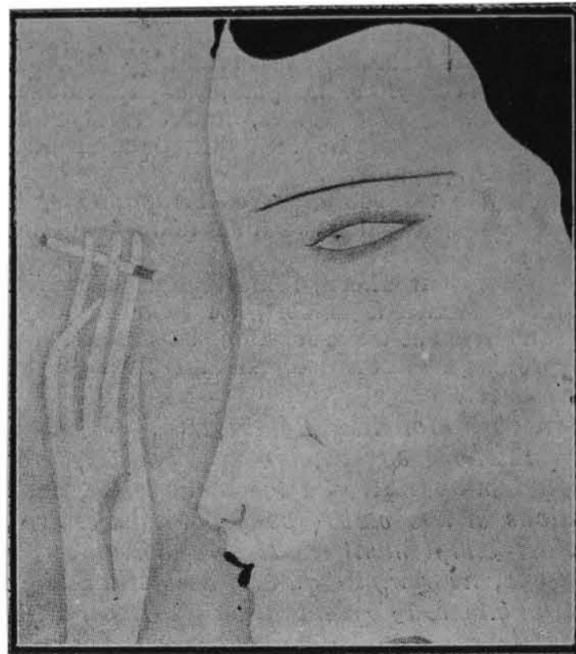
CAVALLA
1873

KYRIAZI

Fabriquées exclusivement à la main avec

égyptienne

LES CIGARETTES DE CHOIX



Les élégantes ne fument
que les KYRIAZI

*Les bons fumeurs de tous
les pays apprécient et pré-
fèrent la qualité sans égale
des CIGARETTES*

FRÈRES

des tabacs Grecs et Turcs de haute qualité.

UNION ARTISTIQUE FRANÇAISE

Dans l'après-midi de lundi dernier, plusieurs Membres de l'Union artistique française se réunirent au siège social de la rue Nubar, pour fêter l'anniversaire de la naissance de leur bien aimé Président Monsieur Léon Hébert.

Bien avant l'heure inouïe, les salles de l'Union étaient déjà envahies par une foule de Dames, Demoiselles et Messieurs réunis en groupes, causant, riant, chantant et de temps en temps aussi dansant. Je m'abstiens de citer des noms, car l'assistance était nombreuse et je regretterais beaucoup de commettre des omissions involontaires.

A huit heures et demie Léon Hébert fait son entrée, salué par une saive d'applaudissements et par la Marseillaise.

C'était vraiment émouvant. Nous avons de grand cœur salué le bel hymne de paix, de paternité et de jeunesse. C'est paradoxal, si vous voulez, mais certes la fougueuse Marseillaise vous dit tout cela. Ce qui constitue du reste sa beauté et sa grande popularité.

Après les souhaits, les compliments, les accolades, l'on passa dans le salon où une table coquettement fleurie était dressée.

Monsieur Thorn, l'infatigable animateur de l'Union, présenta à Monsieur Hébert, au nom de tous les Membres, un agrandissement très réussi de son portrait, un artistique encrier et prononça l'allocution suivante :

Mon cher Monsieur Hébert,

En nous voyant, ce soit, groupés autour de vous, pour fêter l'anniversaire de votre naissance, vous offrir nos félicitations et nos vœux, vous pourriez croire que nous avons voulu simplement nous conformer aux prescriptions de l'usage, ne remplir qu'une obligation de convenance mondaine envers le Président de « l'Union artistique française. » Grande serait votre erreur.

Certes, nous sommes fiers de vous voir placé à la tête de notre jeune groupement; nous n'ignorons pas quel prestige lui donne la seule notoriété de votre nom; mais vous êtes à nos yeux beaucoup plus qu'un Président. Nous vous considérons comme l'âme même de notre société, le principe animateur qui, après lui avoir donné la vie, la lui conserve, dans un geste incessamment renouvelé de noble et généreux désintéressement. Vous êtes pour nous l'ami sur, le mécène éclairé sur qui nous savons pouvoir toujours compter.

A ce titre vous avez des droits imprescriptibles à notre reconnaissance : elle vous est entièrement acquise, croyez-le bien, et nous sommes heureux de vous en apporter aujourd'hui l'expression émue. Faites-nous la grâce d'accepter le modeste souvenir que nous vous offrons, et veuillez le considérer comme un bien faible gage des sentiments de profonde estime et de sincère attachement que vous avez su nous inspirer.

Les paroles de Monsieur Thorn furent saluées par des applaudissements unanimes.

Monsieur Silvio Lumbrose, très gentilement invité par le Comité de l'Union, prit la parole.

Il initia son discours en s'excusant s'il ne réussirait pas à s'exprimer comme il le désirait, car timide de caractère, la présence de plusieurs personnes lui procura tout de suite un trac presque invincible.

Malgré cela, il osait affronter la rude besogne, car Monsieur Hébert avait été pour lui d'une gentillesse exquise, qu'il devait profiter de cette belle occasion pour lui exprimer devant tout le monde la spontanéité de ses sentiments. M. Lumbrose déclara que dès le premier soir, dans les salles de l'Union, il s'était trouvé à son plein aise, grâce à la courtoisie parfaite du Président et à l'amabilité des Membres les plus influents.

Il a souligné son plaisir d'avoir pu, par entremise de la presse, montrer sa sympathie et son admiration pour ces jeunes gens qui savaient s'amuser et surtout amuser les autres. Il profita du moment pour exprimer sa pensée intime au sujet de la nécessité d'acheminer la jeunesse vers l'amour pour l'étude en employant les moyens aptes à rendre cette belle occupation dépourvue de toute monotonie et fatigue. Les réunions intimes, les répétitions des pièces constituent un des moyens les plus sûrs pour attirer la jeunesse.

S'amuser il le faut; danser même... mais il ne faut pas oublier que nous sommes des hommes et que nous devons nous maintenir toujours au-dessus de la mêlée. Nous avons

des impératifs moraux et intellectuels auxquels nous devons obéir si nous voulons que notre vie puisse évoluer vers un but idéal et non toujours soumise à des mesquineries de la vie exclusivement pratique. Comme disait Sallustre, nous avons la tête relevée justement pour ne pas regarder à terre, mais en haut vers le ciel, vers la beauté ! la bonté ! Unir l'agréable à l'utile, telle devrait être la mission de la jeunesse.

Il conclut en invitant tout le monde à boire à la santé de M. Hébert et de l'Union.

Monsieur Hébert, très ému, en termes dignes de toute notre attention, a fait l'historique de l'Union, de son intervention et de tout ce qu'il avait pu faire pour donner au sympathique groupement une base qui lui permet de s'acheminer vers un progrès continu.

Il a eu la grande amabilité de faire siennes les idées émises par Lumbroso et, se basant sur la nécessité de s'instruire, il indiqua aux jeunes gens français et sympathisants, la mission sacrée de maintenir sur un magnifique piédestal la langue française : cette langue harmonieuse et riche qui, depuis Louis XIV, détient le primat dans le monde diplomatique et intellectuel.

Monsieur Hébert remercia tout le monde; il renouvela ses souhaits les plus sincères à l'Union et à tous.

Des applaudissements prolongés saluèrent le beau discours du Président.

Le champagne fut versé et l'on but à la santé de tout le monde et surtout du Président et de l'Union.

La réunion fut égayée ensuite par des causeries très animées et par une sauterie.

M. A. Abrahamian nous chanta de très jolis morceaux.



DEPART

C'est à notre très grand regret que nous avons appris le rattachement au Ministère des Affaires Etrangères à Athènes de M. André Papadakis, le sympathique Consul Général de Grèce au Caire.

M. Papadakis a dirigé avec sollicitude et compétence le Consulat du Caire durant quatre années et demie. Point n'est besoin de faire ici l'éloge du diplomate avisé et de l'excellent fonctionnaire dont l'esprit d'initiative, l'activité bienfaisante et l'aménité feront époque dans les annales consulaires de notre ville.

M. Papadakis, accompagné de Mme Papadakis et de ses enfants, s'est embarqué l'autre samedi à Alexandrie à bord du paquebot « Rachid » à destination de Grèce. Nous gardons de lui le meilleur souvenir.

★★

La gestion du Consulat de Grèce a été confiée à l'actif vice-Consul M. B. Lappas, qui ne compte qu'amitiés et sympathies parmi les membres de la colonie. A M. Lappas nos meilleures félicitations pour la distinction aussi flatteuse que méritée dont il vient d'être l'objet de la part de son Gouvernement.



CAPILOFIX

Fixateur idéal pour la chevelure spécialité des Etablissements Aug. Bermond de Nice.

Ce produit est garanti sans aucun corps gras, il fixe et lisse admirablement les cheveux, facilite l'ondulation et lui donne de la tenue.

Se trouve en vente auprès des principales Drogueries et Pharmacies d'Egypte.

LA FÊTE DES VIGNERONS

A VEVEY (SUISSE) 1927



Faune avec bouc.

Quoique l'on ne possède aucun document antérieur au 16^e siècle, les origines de cette fête semblent remonter au 12^e siècle. Organisée par la Confrérie des Vignerons de Vevey, alors connue sous le nom d'Abbaye de l'Agriculture de Vevey, dite de Saint-Urbain, elle se modifia longuement et rien n'est plus intéressant que de suivre l'épanouissement de ce petit centre. Au début, la corporation ne se composa que de trente membres, tous maîtres vignerons, chargés de surveiller la culture des vignes, — la principale richesse, à cette époque.

A certaines dates, la Confrérie visitait les vignobles — avec probablement, le décorum d'usage. — Des blâmes étaient adressés aux négligents, et les récompenses partagées entre les meilleurs travailleurs.

Au cours des siècles, sous le faste et la prospérité, la base de la confrérie est restée identique.

Une fois l'an, les vignerons se réunissaient pour fêter, par un cortège et quelques chants, le labeur et la récolte des vignobles.

Peu à peu, cette parade se fit plus rare, eut lieu tous les trois ans, ensuite tous les six ans, — mais gagna en richesse et en importance. Elle s'amplifia toujours plus, jusqu'à devenir le grandiose spectacle de nos jours, — spectacle qui ne se renouvelle que quatre fois par siècle.

Auparavant, il ne devait pas y avoir une grande différence entre la parade des Vignerons et celle des autres Corporations: l'Abbé et les membres de la Confrérie faisaient le tour de Vevey, bannière au vent, musique en tête, banquetaient sur la grand'place et s'en retournaient chez eux.

Ce n'est qu'en 1680 que la parade prend des allures de cortège symbolique — les meilleurs vignerons, ouvraient la marche, suivis de la Confrérie, portant, — pêle-mêle — des plâtres représentant Saint Urbain, Bacchus et Cérès. Le cortège se terminait par un char de vendange.

Ceci fut le point de départ — l'idée-mère, qui ne varia guère — mais qui s'enrichit à chaque solennité, jusqu'à former un tout harmonieux, une manifestation ayant un sens précis: le cycle des Saisons, la glorification du travail et de la terre.

En 1730, la Confrérie s'enhardit jusqu'à remplacer le plâtre figurant Bacchus par un éphèbe. Quelques années plus tard, Cérès fut représentée par... un jeune

garçon — car les mœurs de l'époque ne permettaient à aucune femme de participer aux parades.

Il fallut la répercussion, dans le pays de Vaud, de la Révolution française, pour faire accepter cette heureuse innovation: Cérès paraissant sous les traits d'une ravissante jeune fille.

Depuis, la Fête des Vignerons acquit une ampleur et une vogue extraordinaires — si l'on excepte la période de disette, le passage de Bonaparte et les années de soucis qui ne permirent aucune réjouissance.

Le calme revint, les représentations reprurent, avec plus de faste, un nombre supérieur de figurants et de spectateurs.

Cette année, les arènes contenaient 14.000 spectateurs, il y eut six représentations consécutives et l'afflux toujours croissant obligea les autorités à bâtir des sièges de fortune, et à délivrer, le dernier jour, quelques milliers de places supplémentaires.

Si les chiffres ont quelque éloquence, j'ajouterai qu'on dépensa 1 million de francs or; que 2000 figurants, 300 chanteurs, 5 corps de musique avec 300 exécutants concoururent à donner à la Fête des Vignerons 1927 un éclat et une grandeur inoubliable.

★★

Aube du 1^{er} Août. — Toute la Suisse va célébrer la Fête Nationale, et Vevey commencer la grande semaine. Le canon annonce l'ouverture des solennités. Parée de sa ceinture des vignobles, entre le Léman aux eaux chatoyantes et les Alpes majestueuses, Vevey reçoit la foule qui déferle des bateaux, autos, trains et trams, et monte vers les Arènes de bois.

A 7 h. 30, les cloches de Vevey se mettent en branle, les canons tonnent et les portails du «chemin de ronde de Morat» qui clôture l'arène en fer à cheval, s'ouvrent.

La Troupe d'Honneur, accompagnée du Corps des Suisses fait une entrée imposante.

Viennent ensuite l'Abbé, le hoqueton, les membres de la Confrérie et les vignerons qui seront officiellement récompensés.

Les fifres et les tambours, les différents corps de musique et les quatre groupes: hiver, printemps, été et automne défilent lentement, au son d'une marche solennelle.

Au pupitre, vêtu d'un costume Louis XV, le chef orné d'une perruque blanche, le compositeur Gustave Doret dirige.

Le cortège déroule ses flots lumineux, l'intense chatoiment de coloris et de costumes précieusement conçus; la musique, les cloches et le canon emmêlent leurs voix solennelles; cela est si poignant que les larmes jaillissent, et que le cœur saute éperdûment, de joie et d'émotion. Massés devant l'orchestre, les chœurs entonnent «L'Hymne à la Terre». Ensemble presque parfait.

Trois artistes y collaborèrent: Pierre Girard écrivit le poème lyrique, Gustave Doret composa la partition et le peintre Biéler dessina les costumes.

Lors de la Fête des Vignerons 1905, ce fut aussi G. Doret, qui écrivit la partition. J'ignore ce qu'elle fut.

Pour la Fête 1927 on hésita entre Honneger et Doret. J'ignore encore ce qu'eût composé Honneger et si le peuple eût goûté ses harmonies savantes. Ce que je sais c'est que l'audition du 1^{er} Août déçut les connaisseurs et, que dans l'ensemble, le plaisir visuel et le rythme des mpts, seuls, furent supérieurs à la composition musicale.

Après l'«Hymne à la Terre», d'une ardente envolée lyrique, l'Abbé-Président fait une allocution et couronne les quatre vigneronns les plus méritants.

Vêtus de costumes anciens ils avancent, et le premier pleure, tête baissée sous le laurier. Les récompenses sont ensuite données aux vigneronns distingués et aux vigneronns primés.

L'hymne Suisse clôt cette touchante cérémonie.

Le cortège s'est rangé, faisant place au groupe de l'Hiver.

L'invocation à l'Hiver est dite, sans trop d'ensemble; heureusement la musique n'a aucune emphase.

Les bûcherons s'avancent; les harmonies se font martiales mais sans originalité.

Le groupe des vanniers permet une petite note exotique. Le solo du vannier, accompagné de flûtes et de violons, forme une plainte assez caractéristique. Le chœur reprend le refrain, tandis que la roulotte, la gitane, et les enfants vêtus de haillons multicolores, défilent et laissent la place aux forgerons.

Vifs et joyeux, vêtus de bleu et de brun, ils frappent sur l'enclume et évoquent leur travail. Quelle poésie en cette phrase:

« Quand vous serez dans la prairie, fauchant la
 luzerne fleurie, vous
« penserez que votre faux, qui chante doux, qui
 chante haut
« c'est moi le forgeron sans nom qui l'ai forgée,
 soir après soir. »

Et les laboureurs viennent, avec la herse et la charrue; ils jettent le bon grain et leur costume symbolise la miche bien dorée.

Le ténor chante en patois une adorable et naïve chanson, mais je lui préfère le «Chant du blé qui lève», repris par le chœur:

« Blé qui lèves, blé qui muûris, tu deviendras notre
 pain. »

Ici, G. Doret donne à l'Hymne profond, grandiose en sa simplicité, sans sens prophétique. Ce fut très émouvant.

Ensuite parurent les chasseurs, pêcheurs et bateliers, et le cortège des vieux et des vieilles — tout ceci, pittoresque, mais sans grande raison de figuration. Trop souvent les détails amoindrissent le caractère de l'ensemble.

La noce avançait, avec les invités: 22 couples représentant les 22 cantons de la Confédération helvétique. Costumes ravissants, qui font regretter le bon vieux temps. De nos jours, les jeunes filles abandonnent trop volontiers les costumes régionaux; dans les alpages les plus reculés, les montagnardes, coiffées à la garçon, se vêtent comme les citadines, et c'est tant pis.

Quelle joie pour les yeux, que cette valse du Lauterbauch, exécutée par la noce au grand complet!... Quel branle harmonieux, quelle saine gaieté!...

Ce sont d'ailleurs, les impressions dominantes de la fête: force saine, joie saine, âme saine d'un peuple sain et sage.

L'hiver s'en va, salué par un laboureur à voix agréable et le Printemps paraît, symbolisé par Palès; quatre bœufs, fabuleux comme proportions, traînent le char vert et jaune de la déesse vêtue de pourpre. Toutes les fleurs printanières portées par des jeunes filles parées de couleurs éclatantes, les couronnes et les corbeilles défilent, offrande rutilante, aux pieds de Palès.

Le grand prêtre de Palès (René Lapelleterie de l'Opéra Comique de Paris) chante l'invocation, un peu longue, mais d'une envolée délirante. Le chœur reprend et l'exaltation s'amplifie, grandiose.

Les bergers et bergères, tout jennets et pimpants dansent et leurs voix fines ont un charme naïf et doux.

Et les jardiniers et jardinières les suivent, ainsi que faucheurs et faucheuses, avec leurs chants et leurs danses rustiques.

Paraît l'Eté; des théories de porteuses de bleuets et de coquelicots, cheveux au vent, vêtues d'écarlate, entourent le char de Cérès. La grande prêtresse détaille, d'une voix magnifique, l'invocation lourde et un peu fastidieuse.

La fête païenne se déroule: offrandes à Cérès, danses d'une grande majesté. La musique se fait limpide, mais ici encore, le plaisir visuel l'emporte.

Les armailles paraissent, avec leur troupeau de vaches fribourgeoises. Ils déchainent, avec les chants de la «mi-été» et le fameux «rang des vaches» un enthousiasme délirant, frénétique.

N'est-ce pas l'âme de la Suisse, cette évocation fidèle de l'Alpage? Annoncé par la grande prêtresse, l'Automne s'avance et, tandis que le grand-prêtre (Hector Dufranne, Opéra de Paris) magnifie sa venue, Bacchus paraît, allongé sur une peau de panthère, suivi d'une foule de ménades, de satyres et de faunes. Un silène ventru, ivre de «purée septembrale», à califourchon sur un âne, achève ce tableau antique, d'une magnificence qui flatte l'œil; toute la richesse automnale s'épanouit en pourpre, en lie-de-vin, en violet que la bacchanale finale multipliera en touches vibrantes.

Après l'invocation à Bacchus, — qui est un être d'une facture plus originale, — les spectateurs eurent la surprise de voir s'avancer un chevrier entouré de son troupeau. un tout jeune chevrier de 14 ans — descendu des Alpes pour nous donner un instant d'émotion intense.

Il chanta, — comme il sait chanter pour lui-même, là-haut — trois naïves strophes suivies de youlées limpides, si touchantes en leur mélancolie!... et les chèvres, allongées à ses pieds lui donnaient tant de grâce, qu'on l'applaudit à tout rompre.

Viennent ensuite vigneronns et vigneronnes, vendangeurs et vendangeuses, avec les seilles et les brandes, chantant les vieux airs en patois, et mimant le travail pénible de la vigne.

Il y a des pays où, l'automne venu, le paysan, sans s'être soucié du temps, — toujours beau — de sa vigne, — jamais malade, — s'en va récolter les grappes qui ne lui coûtèrent aucun effort.

Mais il y en a d'autres, moins privilégiés, où l'homme s'épuise entre les ceps sulfatés, pendant des mois, pour n'avoir, à la belle saison, qu'une vigne déchiquetée, ravagée, emportée en une heure, par la grêle ou une trombe d'eau.

C'est précisément le triste cas de cette année: une semaine après la Fête des Vigneronns, toute cette riante côté du Léman fut balayée par des orages accompagnés de grêle. 90 0/0 de la récolte sont anéantis...

Aussi le chœur et la danse des vigneronns sont-ils appréciés à leur juste valeur. Un immense courant de sympathie mêle les spectateurs aux figurants. Et la fête se termine par la bacchanale. Les ménades échevelées sont poursuivies par les satyres. De sauvages «Evohé» retentissent; une fureur dyonisiaque secoue les chevelures, mêle la pourpre au bronze des torsos nus, accélère la course des jeunes corps qui bondissent, s'enfièvent et s'immobilisent dans l'apothéose finale.

Fête issue de ce petit coin de terre suave, fête sublime, à laquelle collaborèrent tant de cœurs simples, tant de bonnes volontés, (1) ton souvenir demeure, pour l'étranger ravi, l'image fidèle d'un peuple sain, travailleur, et artiste.

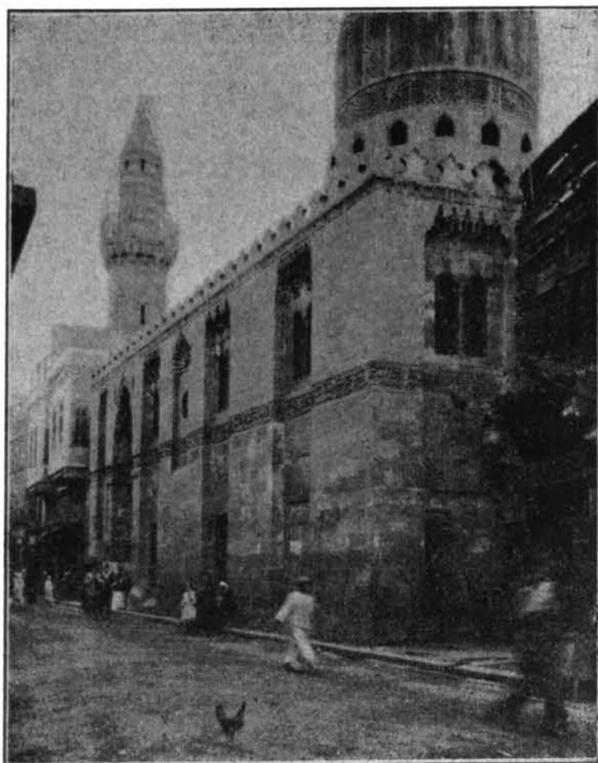
Les Pars, août 1927.

Yvonne LAEUFER.

(1) Nous savons que chaque figurant mit son amour-propre à payer son costume, de ses deniers. Tous, depuis l'humble valet de ferme des environs, jusqu'au fifre venu de Bâle. Quel exemple!...

AUTOUR DU CAIRE

LA MOSQUÉE D'AHMED EL MEHMENDAR (1324)



Façade

La façade de la «Mehmendariya» est une des plus jolies du Caire; elle se trouve dans la rue Darb-el-Ahmar, à droite en allant vers la mosquée el Maridâny, après avoir franchi la grande porte Mitouelly. Le portail de cette mosquée présente plusieurs détails particuliers qui, sans être très frappants, retiennent l'attention après l'avoir arrêtée. Une inscription, remarquable par la hardiesse de ses caractères, règne sur toute la longueur de la façade, contournant la belle rosace géométrique en mosaïque de marbre qui occupe le centre du portail. L'arc en demi-cercle ainsi obtenu forme un ornement extrêmement décoratif. La demi-coupole qui surmonte l'entrée repose sur deux rangées de stalactites et est revêtue d'entrelacs géométriques d'un dessin particulièrement harmonieux; ce motif, très rare à cette époque, parut devenir à la mode une centaine d'années plus tard et se retrouve sculpté en pierre dans plusieurs mosquées de l'époque de Qâit-bay.

Les assises de marbre blanc et noir qui se trouvent au dessus de la porte sont également d'un effet très réussi, et deux étroites fenêtres placées entre les stalactites d'angle ajoutent à la hauteur apparente du portail.

L'intérieur de la mosquée est fort décevant, car il ne reste presque plus rien de l'édifice primitif et la salle de prières actuelle a été tout bonnement remise en état de servir au culte; on n'a point essayé de restaurer le décor abîmé. Le plan en est assez intéressant, car il diffère légèrement de celui d'autres monuments contemporains; les deux liouâns latéraux sont séparés du *sahn* par une arcade double reposant sur une colonne, tandis que le sanctuaire présente une arcade triple, reposant sur deux colonnes. Le quatrième liouân, en face du sanctuaire, n'a qu'un grand arc, bouché par un dikka ou tribune.

L'élégante coupole à grosses côtes s'étend gracieusement au dessus de la salle funéraire; son galbe ovale et allongé est caractéristique de l'époque. Placée à l'angle nord-est de l'édifice, elle constituerait une partie importante de la façade si l'étroitesse de la rue n'empêchait qu'on n'en

eût une vue suffisante. La belle inscription coranique qui en ceint le tambour est en caractères un peu plus allongés que ceux de la façade.

La partie supérieure du minaret, avec la pointe en bout de crayon qui révèle son origine turque, date de 1722, époque à laquelle un certain Solimân, sous le règne du Sultan Ahmed III, restaura la mosquée et lui fit don d'un *minbar* sur lequel il fit graver des vers commémoratifs de cette bonne œuvre et mentionna la date, 1135 de l'hégire.

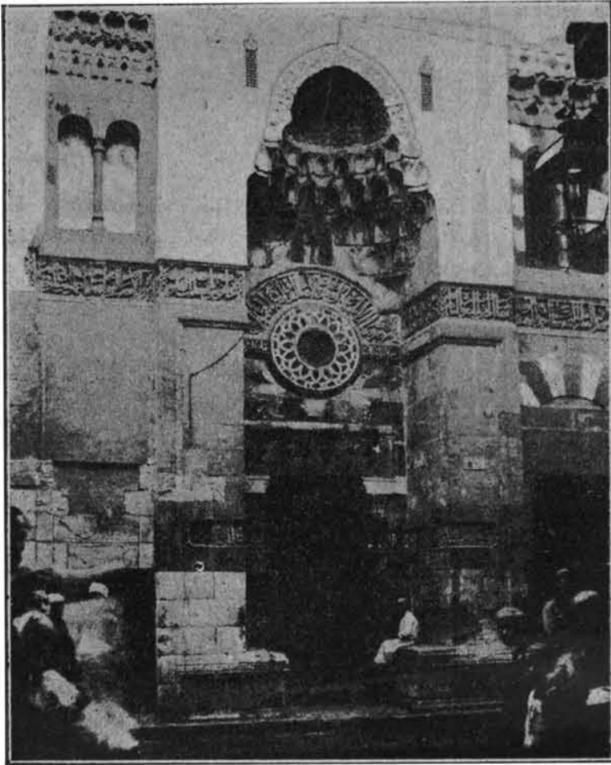
D'après Maqrizy, qui localise l'édifice si exactement qu'une erreur est impossible, l'émir Ahmed el Mehmendar, construisit ici tout un groupe de monuments; une *madrassa* (école théorique), une *khanqa* (monastère), une *qâisariya* (entrepôt de marchandises) et une maison de rapport.

La belle inscription a été lue et publiée dans le précieux *Corpus* d'inscriptions arabes de Max van Berchem, le monument y est désigné sous le nom de «masged», origine de notre mot «mosquée», et signifiant un lieu de prières. Le nom du fondateur se trouve sur une stèle en marbre sur le cénotaphe que recouvre sa coupole: «Ahmed, émir mehmendar et émir *naqîb* des armées victorieuses, fils de son Excellence Gâmal-ed-Dine le *Mehmendar*», ainsi le père d'Ahmed était aussi un *mehmendar*; quelle était donc cette dignité, héréditaire dans le cas qui nous occupe?

Plusieurs de ces postes à la cour mamelouke ont été décrits et expliqués par les auteurs arabes et le regretté van Berchem, avec la méthode admirable qui le distinguait, a pris la peine d'étudier ce sujet. Le résultat de ses recherches est qu'un *Mehmendar* était une sorte de maître des cérémonies dont les fonctions consistaient à introduire les ambassadeurs étrangers et à leur servir d'interprète auprès du Sultan. Cet office était fréquemment confié à des renégats chrétiens qui n'avaient point de rang militaire; notre émir cependant, était *naqîb* (officier supérieur) dans l'armée.

Plusieurs de ces titres, turcs et importés en Egypte par les Mameluks turcomans, restèrent en usage longtemps plus tard à la cour de Constantinople. C'est donc avec intérêt que je retrouvais le mot *mehmendar* — écrit *mikmendar* —, dans un livre traitant de la Turquie à la fin du dix-huitième siècle. Ce livre, *Anastasius*, roman par Th. Hope publié à Londres en 1819, est remarquablement exact dans toutes les questions de détail et les notes en constituent un véritable trésor de renseignement sur les mœurs et coutumes des Turcs à cette époque. D'après une de ces notes, un *mikmendar* était «un officier qui en Turquie accompagne les ambassadeurs et autres voyageurs de marque et leur sert de pourvoyeur».

Il serait intéressant de savoir si le maître des cérémonies du XIVe siècle devint plus tard un simple pourvoyeur, ou si le *Mehmendar* eut toujours à s'occuper de l'appât des ambassadeurs qu'il introduisait auprès du sultan. Une telle occupation n'aurait rien eu de dérogoire en Turquie où les questions de nourriture avaient une grande importance. Par exemple, chaque régiment de Janissaires se rassemblait, non pas autour d'un drapeau, mais d'une énorme marmite dans laquelle on faisait bouillir le riz des soldats, et le cuisinier du régiment, ses aides, et même ses tournebroches portaient des grades militaires. Il serait donc parfaitement concevable que le personnage qui s'occupait de l'approvisionnement des envoyés royaux portât le titre d'émir; il serait aussi fort possible qu'il ait eu l'occasion d'amasser assez de richesse pour se construire une mosquée.



Portail

La mosquée d'Ahmed el Mehmendar fut une des premières à recevoir les soins du Comité de Conservation des monuments de l'art arabe, qui, dès sa quatrième séance, en Avril 1883, décida que ce charmant monument, dont l'état était alors précaire, était digne d'être conservé. Les travaux cependant ne furent pas exécutés avec suite et ce ne fut que dix ans plus tard, en 1893, qu'ils furent terminés.

Henriette DEVONSHIRE.



Légendes de Neige

II

*Le monde au loin se meurt dans la neige et la nuit,
se meurt,
Et sur la plaine toute unie,
il n'est plus de chemins pour les pas et les cœurs.*

*D'un faible clair, le crépuscule
s'attarde en sa lente agonie,
Et la nuit qui naît sous la brume
est toute de blancheur et d'insomnie.*

*Comme étoiles dans les nuits de lune,
les lumières sur la neige sont pâles :
Des flammes laiteuses qui brûlent
dans des valves translucides d'oyale.*

*Sous ces lampes, les Vierges veillent,
les mystiques Vierges recluses,
Attendant le pas sur le seuil
de l'Époux qui ne viendra plus.*

L.-Charles BAUDOIN.

Cependant

*O mes amis chers, confiez-moi à la Douleur,
l'abandon de l'aimée a épuisé ma patience..*

*Cependant contez-lui longuement mes souffrances,
et montrez-lui ce cœur ardent et ébréché..*

*En marchant, ma gayelle est fière de sa jeunesse,
elle a un corps flexible mais digne comme une statue..*

*Une raie lumineuse divise ses cheveux noirs :
croissant de lune d'argent par une nuit obscure..*

*Sur un front poli, tel un miroir limpide
où toute l'aurore s'est mirée,
un sourcil mince*

se penche vers l'autre

pour s'y unir :

Serait-ce des jourmis qui cheminent sur son front?

*Il n'est, mes amis chers, des roses plus belles que
ses joues,*

*près desquelles veillent des gardes
jaloux : un nez aquilin, et sur ses tempes,*

deux «accroche-cœurs» en forme de scorpion..

*Une bouche telle une épée couverte du sang rouge
des victimes qu'elle sème sur les chemins..*

*Les perles de ses dents sur sa gencive rose :
petit peigne de corail incrusté de diamants..*

Ses hanches sont généreuses, son ventre est

[modeste,

ses chevilles menues et ses pieds sont nerveux..

*Et quand son souvenir vient enivrer mon cœur,
il en chasse le sommeil,*

et son image demeure..

Hamed KHOLUCY.

Hamed Kholucy Bey, aujourd'hui secrétaire de la Présidence du Conseil est aussi fin lettré et écrivain, que brillant fonctionnaire.

D'une vaste culture générale, connaissant à fond les littératures européennes, particulièrement la littérature française, Kholucy Bey est un remarquable écrivain arabe. Il a une inspiration délicate, une sensibilité exquise et fine, un don rare de l'image heureuse. Kholucy Bey joint une forme arabe souple et élégante que la traduction la plus adroite a peine à rendre.

Mais nos lecteurs pourront, par ce poème traduit pour eux par le délicat poète Ahmed Rassim, admirer le talent poétique de Kholucy Bey.

N.D.L.R.

Fraicheur

*J'ai cultivé mon cœur, comme un jardin d'ombrage.
Évitant le soleil, pourchassant les nuages, l'endroit était si
frais . . . vous veniez vous asseoir, qui sait? peut-être sans
le savoir, et les heures s'écoulaient. Mes yeux heureux et
tristes les regardaient passer.*

*Puis, vous avez quitté le jardin de l'ombrage, le soleil
a passé à travers les nuages, j'ai senti le vent chaud de l'été
noyer de lumière les roses.*

*Aujourd'hui tout au fond de mon âme où s'ignore le
tombeau, demeure le souvenir vivant d'avoir détruit dans
toutes leurs beautés, les roses que pour vous, un jour j'avais
semées.*

CROISIER.



VIE DE PÉTOSIRIS grand prêtre de Thot à Hermopolis la grande par EMILE SUYS.

« Ceux qui viendront après, ô hommes pouvant lire les inscriptions, venez, lisez ces inscriptions qui sont dans ce tombeau. »

Telle est l'invitation que Pétosiris, grand prêtre de Thot, a lancé aux générations à venir, par l'intermédiaire de Sishou, son père, du fond de son tombeau.

Il appartenait à M. Gustave Lefèvre d'y répondre le premier. En 1920, sur les indications des villageois d'Achmounin, l'ancienne Hermopolis, dans la Haute Egypte, li découvrait, en effet, la magnifique tombe que Pétosiris avait élevée à la gloire et au souvenir de son père Sishou et de son frère aîné Zedthotefankh et où il devait lui-même reposer.

M. G. Lefèvre a lu toutes les belles inscriptions de cette tombe et en a donné un compte rendu détaillé dans son grand et luxueux ouvrage « Le Tombeau de Pétosiris ». Il y a relevé les plus belles scènes ainsi que les plus intéressantes décorations. Malheureusement son ouvrage, publié en trois gros volumes, bourrés de textes et d'inscriptions, et d'un caractère strictement scientifique, ne peut être abordé par ceux qui sans être savants s'intéressent cependant à l'histoire de l'ancienne Egypte.

Emile Suys a voulu rendre accessibles à tout le monde les résultats des travaux de M. G. Lefèvre en les présentant sous une forme attrayante et facilement assimilable. Il y a réussi pleinement et son ouvrage, à la portée de tous, est à tous les points de vue intéressant. S'inspirant des innombrables inscriptions et scènes qui ornent le tombeau, l'auteur nous dépeint, avec beaucoup de détails, la carrière importante de ce grand personnage qu'était Pétosiris.

Pour nous permettre de mieux connaître le personnage qu'il nous présente il nous situe à l'époque et au milieu où il vivait et nous fait lier connaissance avec les membres de sa famille puissante et vénérée. Puis il nous permet de le suivre librement et aisément dans les phases principales de sa vie mouvementée. Nous assistons ainsi à son enfance, à son éducation, à ses travaux domestiques, à l'accomplissement de nombreuses fonctions administratives et religieuses et même aux scènes les plus importantes de sa vie privée; le tout dans une atmosphère sympathique de calme et de sérénité.

L'ouvrage se termine par une étude approfondie des idées morales et religieuses qui avaient cours en Egypte du temps de Pétosiris et que ce dernier avait cru utile de graver sur les parois de son tombeau. L'auteur prend à cœur de nous retracer l'évolution qu'avaient subie ces idées avant d'arriver au stade où elles furent adoptées par les contemporains de Pétosiris et nous signale leur ressemblance avec les conceptions consignées dans l'ancien testament.

Par la reproduction de certains textes et tableaux en divers pans très intéressants enfin de saisir la portée de l'influence de l'art grec, nouvellement introduit en Egypte avec l'invasion perse, sur l'art plusieurs fois millénaire de la vieille Egypte.

Les tableaux sont toujours la transcription des anciens modèles rituels toujours en vogue pour ce genre de mouvement qu'est un tombeau; mais on distingue aisément dans leur présentation et leurs détails l'influence de l'art grec.

C'est pour la première fois que l'on voit l'art grec se manifester et s'imposer dans un monument égyptien.

L'EGYPTE ANCIENNE

Aussi la découverte du tombeau de Pétosiris est-elle un événement important dans l'histoire de l'ancienne Egypte. Ceux qui s'intéressent à l'art ou à la religion de l'Egypte antique aussi bien que ceux qu'intéresse la sociologie en général trouveront leur profit à parcourir le remarquable ouvrage que leur offre M. Emile Suys sur la « Vie de Pétosiris ».

CHRONIQUE D'EGYPTE - N° 4, Juillet, 1924

La Fondation Egyptologique Reine Elisabeth vient de publier son quatrième bulletin périodique « Chronique d'Egypte ». C'est incontestablement l'un des plus intéressants qu'elle ait publié à ce jour. La première partie reproduit une série d'articles déjà parus dans le quotidien belge « Le Soir » et écrit par l'archéologue bien connu M. J. Capart à la suite de son voyage d'études entrepris pour le compte de la Fondation en Egypte.

Dans ses articles M. J. Capart passe en revue les récentes découvertes archéologiques faites en Egypte et nous signale les plus intéressantes.

C'est d'abord ses impressions sur les trésors de Toutankhamon et ses regrets de constater que ses contemporains n'attachent pas à cette grande découverte l'importance qu'elle mérite. Puis il passe aux fouilles de Tell Héon qui mirent à jour toute une nécropole d'ibis. Le tombeau de Pétosiris découvert à Achmounin, dans l'Hermopolis de la Haute Egypte retient davantage son attention à cause des principes religieux nouveaux qu'il nous permet de connaître et de l'art grec dont on sent l'influence sur l'exécution des bas-reliefs.

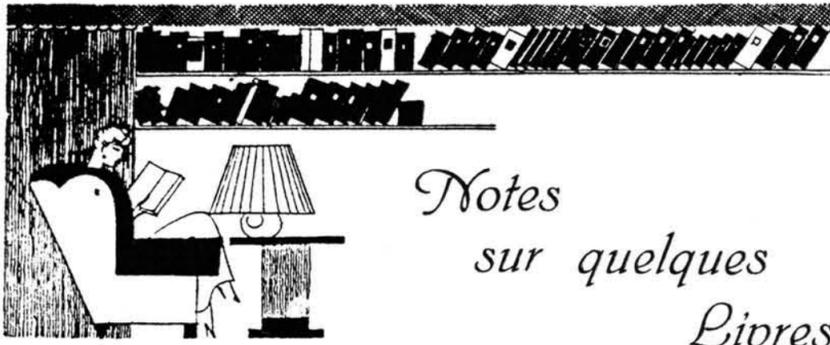
Il nous fait part ensuite des impressions que lui laissèrent ses visites à la tombe de Pepi Ankh, près de Cheikh Fadl et à la Pyramide de Méidoun et à celles de Saqqarah. Les propylées du temple de Djoser détarrées récemment et la tombe découverte par M. Firth et son collaborateur M. Lauer sont également mises à contribution. Vient enfin le tombeau de la mère de Chéops découvert par M. Reisner tout dernièrement près des grandes pyramides de Guizeh et que l'on crut tout d'abord appartenir au roi Snefrou, dernier roi de la III^e dynastie. M. J. Capart rend hommage aux soins minutieux pris par M. Reisner pour la conservation et la reconstitution des objets trouvés.

Cette première partie du bulletin se termine par un article de Mlle Marcelle Werbrouck sur la contribution de l'art égyptien dans la création et l'évolution de l'art grec.

La seconde partie du bulletin est presque entièrement consacrée à une étude très intéressante de M. Emile Suys sur « la religion personnelle dans l'ancienne Egypte ». L'auteur nous montre comment la religion de l'ancienne Egypte de purement objective qu'elle était au début, a fini par devenir personnelle. Il nous signale l'influence de la réforme de Tel Amarna et des religions asiatiques sur cette évolution et conclut en prouvant que lors de l'apparition du christianisme l'Egypte était prête à recevoir le don de l'Evangile.

L'article de M. Albert de Burbure sur les premières relations belges avec l'Egypte qui clôture la seconde partie du bulletin est d'un grand intérêt non seulement pour tous ceux qu'intéressent l'histoire des relations économiques de l'Egypte, mais aussi pour tous ceux qu'intéressent les institutions politiques de ce pays.

Quant à la dernière partie du bulletin elle est consacrée surtout aux publications récentes d'ordre égyptologiques et aux études de papyrologie.



Notes
sur quelques
Livres

**UN DOULOUREUX ASPECT
DE LA NEURASTHENIE MODERNE :
« MORAVAGINE » DE BLAISE CENDRARS.**

Si par pur dilettantisme je venais entretenir, ceux qui me liront, de « **Moravagine** » le dernier roman de l'auteur de « **L'or** », Blaise Cendrars, je m'en excuserais tout d'abord. Je crois même qu'il me serait inutile d'user de ce préambule, car j'ai par trop le respect de mes semblables pour leur parler d'une œuvre pareille pour le simple plaisir de leur en parler.

J'ai longtemps hésité à le faire, ne tenant d'abord cet ouvrage que pour le vagabondage d'une imagination enfiévrée et pessimiste ou même pour une suprême moquerie. Et puis j'ai pensé, j'ai réfléchi. J'ai compris qu'il existe un état d'esprit et de mœurs, plus exactement un état de maladie que l'on peut qualifier de superneurasthénie grâce auquel la guerre a pu être, et qu'elle a hyperesthésié. Or, cet état que je le veuille ou non, est indéniable.

C'est cette douloureuse constatation qui m'a amenée à donner mon avis sur ce livre de damnation qui a pour titre « **Moravagine** ».

Quand je dis damnation, ce n'est pas que je me refuse à voir un certain monde tel qu'il est et non tel que je voudrais qu'il fût. Bien au contraire. Si je prononce ce mot c'est, éloignée de tout fanatisme, en lui donnant tout son vrai sens qu'un hasard heureux nous avait fait perdre de vue, depuis déjà des siècles et des siècles.

Qu'est-ce en effet, d'après l'opinion même de nos meilleurs théologiens, que la damnation, sinon l'ire de Dieu. Les damnés sont remplis de colère l'un contre l'autre, d'une haine sans merci qui en fait les bourreaux les uns des autres, les pousse à se maudire, se déchirer, s'entretuer. Cette même ire les anime et les pousse contre eux-mêmes dont ils sont à la fois les prisonniers et les tortionnaires, jaloux, féroces, toujours insatisfaits. En eux la guerre est déchaînée : les sens contre l'esprit, la volonté contre l'intelligence. Ce qui doit diriger est réduit à l'esclavage, ce qui doit obéir prend le commandement. Par suite déséquilibre, manque d'harmonie déterminant d'étranges perturbations dans l'organisme humain, la famille, la société, le monde. Perturbations qui sont des signes annonciateurs et que ceux qui les causent s'efforcent de ne pas voir, de nier même afin d'avoir plus aigu le douloureux plaisir de s'enfoncer plus avant dans l'esprit de division la haine, ils nient leur conscience ou en étouffent la voix. La cocaïne et autres mortelles drogues les allègent de toute la pesanteur du remords. Ils vont semant la destruction et s'anéantiraient même s'ils le pouvaient. Mais, ils en sont incapables avant que n'arrive l'heure marquée par leur destin. Aussi voyons-nous tant de spectres dans la vie. Aussi, quelle que puisse être notre naturelle gaieté, avons-nous le cœur gonflé d'amertume. Aussi, le monde entier souffre-t-il de l'existence empuantissante de ces morts dans la vie.

C'est un de ces damnés, un des plus misérables sans doute, que nous décrit Blaise Cendrars.

Environ quinze ans de grande névrose mondiale sont contenus dans ce livre. Les premières de ce siècle dont nous ne vivons encore que l'aurore sanglante.

...Moravagine, un fou, est dans le sanatorium de Waldensec dirigé par le fameux docteur Stein. Reconnaissons à Blaise Cendrars la connaissance parfaite de certains milieux et types très modernes, telle celle de ce grand clinicien-romancier et que je cite :

« Le Dr Stein était arrivé à l'apogée de sa célébrité.

« C'était un homme grand et fort, toujours habillé de neuf. Beau parleur, discoureur infatigable, il portait une barbe énorme, soigneusement entretenue qui élargissait encore sa puissante carrure. Il se nourrissait exclusivement de lait caillé, de riz étuvé et de tranches de bananes beurrées... Ses façons onctueuses cachaient un tempérament brutal, que tra-

hissait ses pieds plats, ses ongles en spatule, son œil fixe et son sourire figé...

« ...Savant, homme du monde, progymnaste, il courait les congrès internationaux où se triture la science domestiquée... Travailleur démagogue, il ne se lassait pas d'écrire. Il publiait tous les ans un gros volume amphigourique, aussitôt traduit dans toutes les langues...

« ...Stein aimait l'argent. Son avidité au gain était proverbiale. Il avait froidement séquestré sa femme, riche juive roumaine, contrefaite et bossue qui lui avait apporté plusieurs millions de dot. On disait qu'il possédait, de moitié avec le Kaiser, les actions du grand théâtre de Berlin et qu'il avait fait le trust des lupanars levantins de la Méditerranée, de Constantinople à Alexandrie... »

D'origine illustre le pensionnaire du sanatorium de Waldensec, Moravagine est né en 1866 dans une mystérieuse et très vague cour de l'Europe Centrale. C'est un monstre que ses excentricités et cruautés ajoutées à de certaines ambitions politiques ont fait échouer dans ce repaire de la superneurasthénie.

Grâce à l'aide ou la complicité d'un docteur de l'établissement, il s'en évade.

Alors, tandis que sous de multiples déguisements il acquiert ce que j'appellerai une intelligence brutale, c'est-à-dire une intelligence qui n'est alimentée que de la satisfaction exacerbée de ses plus bas instincts de brute, il sème partout la terreur, échappe à toute poursuite.

Que l'on n'aille pas m'objecter au nom de je ne sais quel individualisme basement matérialiste et mal compris, que c'était son droit d'être ainsi parce que le monde n'est qu'un immense champ d'expérience, une vaste cible prête à recevoir toutes les balles, un abattoir où tout égorgé (Moravagine en était effectivement un) peut étancher sa soif de sang, son besoin visuel de la souffrance pantelante, agonisante...

Criminels ceux qui soutiennent de pareilles théories qui ne sont tout au plus qu'un pâle essai de justification des plus horribles et impunis des crimes. Plutôt, la preuve irréfutable d'une lâcheté incommensurable née d'un manque total d'humanité.

Mais revenons à ce damné. Nous sommes en 1904, aux environs de la première révolution russe. L'auteur, tout en prétendant nous introduire dans le monde révolutionnaire, émaille ses descriptions d'aperçus que l'on peut décemment qualifier d'originaux parce qu'ils frisent la démence. Il les encadre de données historiques puisées à des sources plus ou moins pures, les affuble d'une terminologie ultramoderne. Et cela pimente ce que le goût du sang pour le sang a d'un peu fade, et même de fétide.

La révolution est manquée; Moravagine en fuite. Le hasard ou plutôt la peur le pousse en Amérique. Je ne dirai pas qu'il y découvre le principe de l'utilité. L'auteur sans doute l'y a découvert, quant à son fou de héros... Randonnées sur randonnées. Description des Indiens Bleus. Traversée épique de l'Orénoque, le meilleur passage de ce livre, le seul qui justifie le renom d'écrivain de l'auteur et nous fait encore plus déplorer la mauvaise action qu'il a sciemment commise en créant Moravagine.

« Nous remontions l'Orénoque sans parler.

« Cela dura des semaines, des mois.

« Il faisait une chaleur d'étuve.

« Deux d'entre nous étaient toujours en train de ramer, le troisième s'occupait de pêche et de chasse. A l'aide de quelques branchages et de palmes, nous avons transformé notre chaloupe en carbet. Nous étions donc à l'ombre. Malgré cela nous pelions, la peau nous tombait de partout et nos visages étaient tellement racornis, que chacun de nous avait l'air de porter un masque. Et ce masque nouveau qui nous collait au visage, qui se rétrécissait, nous comprimait le crâne, nous meurtrissait, nous déformait le cerveau. Coincées, à l'étroit, nos pensées s'atrophiaient.

« Vie mystérieuse de l'œil.

« Agrandissement.

« Milliards d'éphémères, d'infusoires, de bacilles, d'algues, de levures, regards, ferments du cerveau.

« Silence.

« Tout devenait monstrueux dans cette solitude aquatique, dans cette profondeur sylvestre, la chaloupe, nos ustensiles, nos gestes, nos mets, ce fleuve sans courant que nous remontions et qui allait s'élargissant, ces arbres barbus, ces taillis élastiques, ces fourrés secrets, ces frondaisons séculaires, les lianes, toutes ces herbes sans nom, cette sève débordante, ce soleil prisonnier comme une nymphe et qui tissait,

ti... sait son cocon, cette buée de chaleur que nous remarquons, ces nuages en formation, ces vapeurs molles, cette route ondoiyante, cet océan de feuilles, de coton, d'étope, de lichens, de mousses, ce grouillement d'étoiles, ce ciel de velours, cette lune qui coulait comme un sirop, nos avirons feutrés, les remous, le silence.

« Nous étions entourés de fougères arborescentes, de fleurs velues, de parfums charnus, d'humus glauque.

« Ecoulement. Devenir. Compénétration. Tumescence. Boursouffure d'un bourgeon, éclosion d'une feuille, écorce poisseuse, fruit baveux, racine qui suce, graine qui distille. Germination. Champignonage. Phosphorescence. Pourriture. Vie... »

Retour à Paris. Moravagine devient aviateur. Un intense, effréné besoin d'émotion étreint alors le monde. Le domaine de la pensée est plus que jamais relégué au musée des antiques. On veut agir pour agir. Nietzsche est l'idole du jour. Nietzsche et Stirner mal compris, déformés, travestis. Il semble que la philosophie en vogue pendant ces deux années qui ont précédé la guerre soit celle de l'apologie du désordre... J'ai connu le Paris de ce temps et c'est pourquoi je tiens Moravagine pour une de ses fleurs monstrueuses qui ont corrompu sa vie d'alors et précipité, sinon déchainé la guerre. Ecoutez-le parler :

« Ça a toujours été comme ça. Pourquoi voulez-vous y mettre de l'ordre ? Quel ordre ? Que cherchez-vous ? Il n'y a pas de vérité. Il n'y a que l'action, l'action qui obéit à un million de mobiles différents, l'action éphémère, l'action qui subit toutes les contingences possibles et imaginables, l'action autogoniste. La vie. La vie c'est le crime, le vol, la jalousie, la faim, le mensonge, ...la bêtise, les maladies, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les morceaux de cadavres. Tu n'y peux rien, mon pauvre ami... »

Comme pour justifier les affirmations de Moravagine, bien tôt après, le 2 août 1914, c'était la guerre.

Dans cette tuerie réglée au chronomètre, Moravagine fut un héros. Après je ne sais quel vaillant exploit, un centre neurologique le recueille. Il y devient le jouet insensible et insatiable de la morphine : suprême négation de toute vie. Plus dément que jamais, son esprit qui échappe à toute coordination vagabonde, Moravagine se croit dans la planète Mars..., la fièvre d'écrire le prend... Le 17 février 1917 il meurt dans la chambre qu'au temps de Louis XIV, occupa infortune

connu sous le nom du « Masque de fer ».

A la fin de son livre, Blaise Cendrars nous donne un sommaire aperçu des œuvres laissées par son héros. Ce roman macabre finit par un échantillon de l'écriture et un portrait de Moravagine pris au Casse de la Rotonde.

S'il est vrai, ainsi que le prétend l'auteur, que sur une tombe dans le cimetière militaire de l'île Sainte-Marguerite, on peut lire l'inscription : « Ci-gît un étranger », après la lecture de ce livre, pour peu que l'on soit une créature humaine, on peut en dire autant.

Si Blaise Cendrars a voulu peindre l'enfer moderne, pourquoi s'est-il pour ainsi dire complu dans cette géhenne ? Celui qui décrit un centre de pestiférés les tient pour tels... Puis, son devoir humain est de se demander s'il est possible de les guérir. Dans l'affirmative, il les soigne. Au cas contraire, il se tait laissant la destinée accomplir son œuvre dont bien souvent le sens profond nous échappe. Inutile d'analyser, ...de palper... de sonder... de se complaire dans de macabres spectacles pour l'unique plaisir de pouvoir affirmer : j'ai vu ce que nul n'a vu, j'ai senti ce que nul jusqu'à moi n'a senti.

Deux raisons à mon avis justifient une œuvre littéraire. C'est d'enseigner ou d'enchanter. D'enseigner soit directement, soit en suggérant; d'enchanter en consolant. Parfois l'écrivain ne possède qu'une de ces puissances ce qui néanmoins le rend très respectable. D'autrefois il les unit, ce qui le rend inoubliable.

Or, le livre de Blaise Cendrars échappe totalement à cette justification que tout écrivain vraiment digne de ce nom doit pouvoir donner de ses œuvres.

Incohérent, chaotique, il n'apprend rien. Il n'apprend hélas ! rien, car l'enfer est sur la terre dans ce misérable état de superneurasthénie, hyperesthésié par la grande guerre. Ceux qui se délectent dans cette vision satanique ne font qu'égarer au lieu de guider, perdre au lieu de sauver.

Il suffit d'une larme de regret pour racheter une vie, une œuvre. Dans « Moravagine » elle fait défaut. C'est pourquoi, ce livre qui n'a rien d'humain, est franchement monstrueux.

Puisqu'il y a encore des hommes sur terre et qui ne sont pas des brutes ou des déséquilibrés, c'est leur faire une injure flagrante que de leur dire : le monstre, c'est l'homme.

Jeanne MARQUÉS.

Nos Interviews

Une demi-heure avec MM. N. Grimaldis et J. Ritsardis.

Ce que sera leur nouvelle opérette : « Phryné ».

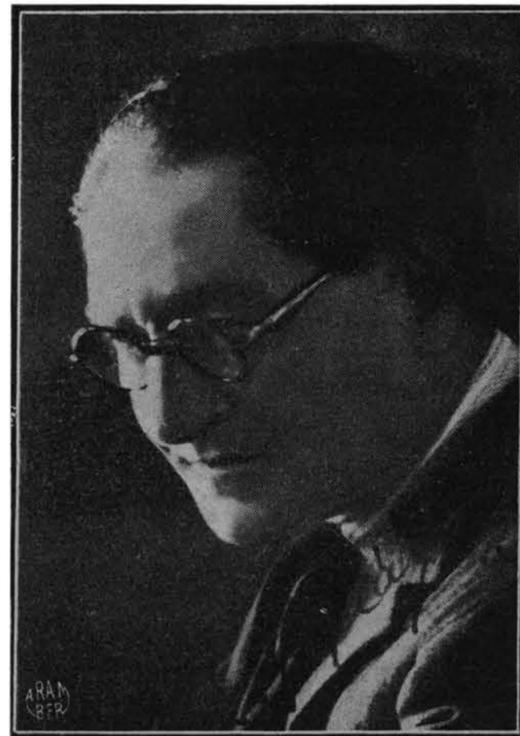
Nous sommes allés, l'autre hier, au Kursaal, assister aux répétitions de la troupe Ritsardi-Samardzis. Et nous eûmes l'honneur d'y rencontrer notre excellent confrère et ami M. N. Grimaldis, venu spécialement d'Alexandrie pour suivre la mise en scène et les répétitions de sa nouvelle opérette « Phryné » dont M. Joseph Ritsardis, le brillant chef-d'orchestre de la compagnie, a entrepris d'écrire la musique.

C'est l'occasion ou jamais d'être renseigné et de vous renseigner, amis lecteurs, à ce sujet. Nous entraînant l'ami Grimaldis, vers un coin sombre et éloigné de la salle, et nous commençons aussitôt notre questionnaire :

— Pourriez-vous, cher ami, nous dire quels sont les motifs qui vous ont poussé à écrire cette opérette et nous indiquer également le but que vous poursuivez ?

— Le désir de donner à l'opérette grecque des directives nouvelles. L'histoire grecque est riche en sujets

susceptibles d'ouvrir à notre théâtre musical des horizons nouveaux. J'estime que désormais il ne sera plus



M. N. Grimaldis

nécessaire de recourir aux œuvres étrangères dont la mentalité, les tendances et le sens sont totalement diffé-

rents des nôtres. En faisant exploiter les légendes grecques par des compositeurs grecs, je suis persuadé que l'on parviendrait aisément à créer un répertoire de tout premier ordre.

Mon livret est écrit selon les règles de l'opérette moderne et le sujet, bien que ardu et à grand spectacle, est néanmoins présenté simplement, doucement, dégagé de tout caractère tragique. Et en cela, j'ai adopté le diagramme de l'ancienne tragi-comédie.

— Comment avez-vous été amené à collaborer avec le maestro Ritsardi?

— Mais, mon cher, c'est lui qui m'a donné la première l'idée d'écrire un livret pareil. Nous avions, un moment, pensé de faire une parodie, dans le genre de «Phi-Phi». Mais nous nous sommes aussitôt ravisés. J'estime, en effet, que tant qu'un peuple ne possède pas une éducation d'ordre général et ne connaît pas à fond son histoire, il n'est pas en mesure de comprendre et de suivre une parodie qui devrait s'adresser uniquement aux profondes connaissances historiques du public.

— Voudriez-vous me dire, en quelques mots, ce que sera «Phryné»?

— Une étude des mœurs du siècle d'or de Périclès. Y défileront tous les types intéressants, toutes les physionomies tranchantes de l'époque: les hétaires, les rhéteurs, les artistes, les poètes et les philosophes sont présentés dans cette oeuvre de façon parfaitement objective et en accord avec les données de l'histoire.

— Etes-vous satisfait de la mise en scène et de vos interprètes?

— «Phryné» sera monté avec tous les soins voulus et après une étude minutieuse et approfondie. Je m'en occuperai personnellement. La troupe Ritsardi-Samardzis comporte les éléments requis pour la présentation d'une oeuvre d'envergure. Mme Ritsardi sera une «Phryné» idéale. Ses attitudes, ses gestes, sa diction impeccable, sa culture musicale sont les plus sûrs garants du succès. A part cela, je dois vous avouer que le rôle de Phryné a été écrit pour elle spécialement. Puis, il y a M. Manos Philippidis qui incarnera le personnage de Diogène le Cynique, M. Pléménidis qui prêtera à celui d'Ypéride son profil archaïque et M. Constantinou qui sera un Praxitèle de tout premier ordre. Toute la troupe et le ballet contribueront, j'en suis certain, au succès de «Phryné».

Mais mon attention et ma conviction artistique se tournent incontestablement vers la musique de mon cher collaborateur, le Mo. Ritsardi.

Le Mo. Ritsardi sourit modestement cependant que ses joues s'empourprent.

— Alors, maestro, dites-nous un peu, à votre tour, ce que sera la musique de «Phryné»?

— Elle est écrite dans le style de l'opérette moderne. J'ai fait comme Offenbach qui, lorsqu'il écrivit «La Belle Hélène», il y a cinquante ans, fit de la musique modernissime. N'oublions pas non plus celle de «Orphée aux Enfers» et sachez que, de nos jours, Strauss a agi de même dans «Les Diamants de Cléopâtre.»

La partition comprend un certain nombre de fox-trotts dansés. Par endroits, elle est imprégnée de lyrisme, de pathétisme.

— Que pensez-vous de votre oeuvre?

— Tant moi personnellement que M. Grimaldis nous sommes tous deux d'avis que nous donnons à l'opé-



Le Me J. Ritsardi

rette grecque des directives nouvelles. Nous nous efforcerons, dans la mesure du possible, de détourner le public des opérettes actuelles, parsemées de musique d'orgue de barbarie et d'un mauvais goût évident.

— Quels sont vos projets futurs?

— Je compte écrire, toujours avec la collaboration de M. Grimaldis, deux autres opérettes du même style «Lais» et «Aspasie». Avec notre «Phryné» elles composeront une trilogie digne de figurer dans le répertoire opérettistique international.

Et les deux collaborateurs de conclure:

— C'est au public de juger notre effort et de nous encourager dans notre production future. Mais «Phryné» lui plaira-t-elle? That is the question!

L'heure du départ a sonné. Nous nous empressons au nom de nos lecteurs, de remercier les deux sympathiques auteurs de «Phryné» et de les rassurer sur l'accueil plus que chaleureux qui lui sera réservé par le public de notre ville.

P.S.



MAISON J. GROPPI

La réputation de la Maison Groppi n'est plus à faire. Les apéritifs-concerts, rue el-Manakh, sont depuis longtemps devenus le rendez-vous des amateurs de bonne musique.

La magnifique **Rotonde** de la place Soliman pacha est, sans contredit, la plus belle salle de danse du Caire et peut-être de toute l'Egypte. L'élite de la jeunesse élégante de la ville s'y retrouve le jeudi, le samedi et le dimanche, pour y danser aux accents d'un orchestre étourdissant.

Dans quelques jours, enfin, la saison d'hiver va commencer. Un jazz d'Europe, un service impeccable, des consommations de premier choix, un cadre grandiose, rien ne manquera pour faire de la Rotonde Groppi le rendez-vous des amateurs de danse et des gens distingués.

Cette saison d'hiver sera certainement la plus brillante dans les annales de la Maison Groppi qui compte déjà à son actif un passé remarquable.

Une interview avec Paul Valéry



Paul Valéry

Notre confrère et ami, M.N. Yocarinis, correspondant à Paris du journal « Proia » (Le Matin), d'Athènes, vient d'envoyer à son journal la très intéressante interview qu'il a eue avec le nouvel académicien M. Paul Valéry et dont sommes heureux de publier ici le texte traduit pour nos lecteurs, admirateurs fervents du beau talent du subtil académicien.

Il a poussé son affabilité jusqu'à me dire bonjour dans ma langue, ce qui a éveillé en moi une certaine fierté, cette même fierté que M. Paul Souday attribuait à Moréas quand celui-ci attestait que « si les Romains parlent aujourd'hui italien, les Grecs parlent toujours grec ».

En face du plus pur helléniste français se trouvait un Hellène. Ils pouvaient librement s'entretenir de la beauté pure.

Et puis, dit M. Paul Valéry, en plus de votre sagesse, vous nous avez légué des poètes modernes, André Chénier était à moitié vôtre.

— C'est pour cela que vous le souhaitez plus complètement devancé par La Fontaine?

— Ah non. La Fontaine avait toutes les qualités pour une telle évolution.

André Chénier influença Victor Hugo dans tout ce qu'il y a de pittoresque. L'influence d'André Chénier à l'époque du Parnasse était considérable. Il influença surtout Heredia. Et c'est très curieux de voir ce poète demi-grec exalté par le poète cubain. La poésie française, qui passe pour si particulière, attire singulièrement certains poètes étrangers. Il y a d'Annunzio, qui écrit en français; il y avait Swinburne, qui fit des poèmes en français (et même en grec). Et puis Moréas. Je l'ai connu vers la fin de sa vie. Cet homme dont on m'avait dit qu'il était peu cultivé. Je l'ai trouvé, au contraire, d'une exquise culture. Cette fausse réputation il la devait, je crois, au fait qu'il était parfois extrêmement désagréable avec quelques-uns et qu'il s'adressait à d'autres avec une très grande insolence. Sa dispute avec Verlaine n'est que trop fameuse. Il aimait sa vie de bohème. J'allais quelquefois le soir au café Vachette. Moréas nous récitait des vers.

— Vous en aviez aussi récité des vôtres à Moréas?

— Non, jamais! Moréas connaissait mes vers de début. D'ailleurs, j'avais pris ma retraite!

— Ah! cette fameuse méditation de vingt ans! Que faisiez-vous pendant tout ce temps?

— J'étais un bouchon sur les flots. Les circonstances ont fait sur moi ce qu'elles ont voulu. Intérieurement, j'avais une attitude plus qu'active. Extérieurement, plus que passive. Une complète inertie à l'extérieur. Je n'ai rien demandé et je n'ai rien refusé. Une sorte de fatalisme extérieur et d'activisme intérieur. Je dois beaucoup à cette retraite.

— Cette obscurité d'hermétisme recherchée de vos poèmes...

— Pardon! Il n'y a rien de recherché. L'obscurité résulte du nombre de conditions que je m'impose.

« Dans la période de ma retraite, je me suis fait une espèce de manière de philosophie — le mot n'est pas exact d'ailleurs — qui me domine. Je sais que le lecteur, souvent, se trouvera en présence d'expressions ou de combinaisons qui l'étonneront, mais qui doivent toujours, à mon avis, se résoudre par la réflexion. On doit faire le même chemin que j'ai fait moi-même. En somme, c'est le dessous de mon œuvre qui la rend difficile. Il ne manque pas, cependant, d'esprits qui l'ont compris, et c'est la sélection de ces esprits qui m'a toujours soutenu. Je considère extrêmement curieux d'avoir trouvé un nombre relativement considérable de personnes qui m'ont ainsi imposé, malgré l'obscurité et le sentiment naturel de la plupart.

— Qu'avez-vous à objecter au vers libre?

— Je ne fais aucune espèce de prescription. Chacun fait ce qu'il veut. L'expérience a montré que le vers libre n'exclut pas le vers régulier et le contraire. Le vers libre n'existait pas. On l'a inventé, on a fait de très beaux vers libres. La seule objection qu'on peut faire au vers libre, c'est d'avoir eu comme conséquence une certaine négligence du langage. L'expérience a montré que le vers libre prête trop à la facilité et à l'improvisation. Supposez d'ailleurs qu'on invente maintenant le vers régulier. Que me dira-t-on? Mais on ne peut rien interdire. Il y avait même un de vos poètes qui avait pensé interdire l'usage du Sigma.

S.



BACCHANTES

*Le voici venu, le moment divin
Où nous danserons des rondes bacchiques
Ivres de gaité, d'amour et de vin
Sur le pré semé de mauves colchiques.*

*Le vieux Pan, déjà, de son pied velu
Frappe la cadence, et sa double flûte
Sèmera dans l'air, au moment voulu
D'un rythme léger la souple volute..*

*Sous les pampres roux, et d'or, et de feu,
Nous allons danser baignés de lumière,
Tout chauds de soleil et fous d'azur bleu;
Notre joie montant comme une prière..*

G. M.

BRINDILLES

Le monde est un marché de bric à brac, on achète tout en marchandant, même l'honneur.

Il faut toujours donner, de crainte que ce ne soit un vrai pauvre.

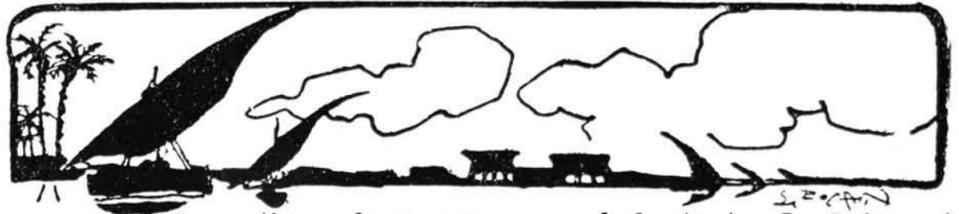
Il suffit de contempler l'horloge, pour comprendre la monotonie de l'existence.

Je préfère la loyauté à la franchise.

NIZZA.

LA CROISIÈRE DU CUTTER "SAMIR"

du Caire à Alexandrie



II

Salut à notre troisième matin.

Vite Mouhamadi se lève et va quérir du lait; bientôt, « notre sœur » arrive avec une jatte de bon lait fumant et crémeux; le reste regarde le cuisinier Sandro. Remarque: plus on descend vers le Nord, plus la quantité de lait diminue et le prix monte. Qui résoudra ce mystère?

On part tout de suite pour traverser le pont du chemin-de-fer de Dalgamoun. C'est toute une histoire; l'encombrement est intégral: barques énormes, voiliers, chalands, remorqueurs, sont pressés si étroitement qu'il ne reste pas de passage. Mouhamadi va à terre et confie au rayess du pont que nous sommes des personnages mystérieux qui ne peuvent révéler leur haute situation mais qui, à l'occasion, pourraient « lui couper son pain ».

Du coup, les bateliers sont traités d'entremetteurs et de descendants d'entremetteurs, et le passage s'ouvre.

Nous nous arrêtons au nord du pont. Mouhamadi va porter à Kafr-El-Zayat des lettres et des dépêches. Il lui faut une heure pour aller et une heure pour revenir. Cela fait deux heures de patience. On profite de cette attente forcée pour nettoyer le Samir de fond en comble! le bâtiment est complètement déchargé. Il bénéficie d'une toilette générale et l'ordre troublé des aménagements est rétabli. Le Commodore, qui continue à avoir mal au dos, surveille ces délicates opérations. Allons! tout va bien; Mouhamadi est de retour; nous avons renouvelé notre provision d'eau. Il ne nous reste qu'à partir de nouveau. Mais toutes les barques qui passent le pont mettent à la voile. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant? Essayons! Si cela ne va pas on se remettra à la rame. Et la voile est hissée après deux jours qu'elle était entortillée dans ses cordages. Elle est saluée avec les souhaits d'heureuse suite, et en avant!

Il a fallu rouler la tente et la mettre à fond de cale parce qu'on ne peut pas la monter quand on navigue à la voile. Mais, on n'en est pas du tout privé. On se fait beaucoup d'illusions sur la chaleur: on s'imagine que, loin des toits protecteurs des maisons, la température de l'été doit être insupportable. C'est une erreur. Il fait beaucoup plus chaud dans les villes qu'à la campagne, et surtout sur l'eau. Evidemment, s'il n'y a pas de vent, c'est mortel: un soleil implacable, un ciel blanc, la berge surchauffée, l'eau toute allumée, l'atmosphère lourde et étouffante, le pont du bateau brûlant, tout cela constitue un supplice et une torture. Mais, dès que la brise souffle tout s'épanouit de plaisir, les nuages s'en viennent de plus en plus pressés, de beaux petits nuages blancs sur le ciel redevenu bleu; les arbres s'agitent et chantent, l'eau remue et cesse d'être une lave étincelante, le mouvement, le joyeux, le vivifiant mouvement, remplace la lourde immobilité, et voici la gaieté, la bonne humeur, le plaisir, le bavardage, voire même les chants!

Or, l'Égypte, et surtout le Nil, est un des coins les plus venteux du monde. A part les deux ou trois mois de vents du sud de l'hiver, pendant toute l'année, la bonne, la douce, la fraîche brise du nord parcourt la vallée; elle commence le matin, se fortifie vers onze heures et midi, bat son plein l'après-midi et commence à décliner vers le coucher du soleil; la nuit, elle s'endort pour se réveiller le lendemain après une grasse, très grasse matinée. Cela, c'est l'habitude et la norme. Les jours sans vent sont une exception très rare. On peut donc s'aventurer sans crainte pour les longues excursions sur le Nil: il faut avoir une guigne pour rencontrer une journée de calme plat.

Voir notre numéro du 1er Octobre 1927.

Ce matin, cela ne va pas mal du tout. La brise est légère mais par contre il a un peu de courant; il y a aussi beaucoup de détours; le vent vient du nord et du nord-ouest; alors on le reçoit un peu de côté. Les bordées sont l'une très courte et l'autre très longue. Somme toute, on ne va pas plus vite qu'à la rame, mais on se repose. Tout est pour le mieux.

Depuis hier soir nous avons quitté la Menoufieh aux beaux arbres et nous nous trouvons dans la Gharbieh. Incontestablement, le Canal Bagourieh change d'aspect: les rives sont plus basses; les villages plus rares, les arbres plus clairsemés. Cependant, nous avons rencontré des points de vue vraiment remarquables.

Une spécialité de ce tronçon final du Bagourieh, c'est les massifs de saules pleureurs, mais des massifs énormes, très hauts, très longs, très touffus, à travers leurs rideaux mouvants on voit les champs ou le village. Le soleil du matin se joue dans la verdure et fait un fond brillant. C'est très beau.

Mais, tous les saules pleureurs du Poète ne pourront lutter de beauté avec les grands sycomores qui sont l'ornement de la Basse-Egypte. Il y en a ici de magnifiques. Quand ils sont jeunes, ils sont massifs, hauts et ronds. Un beau tronc lisse et de couleur claire soutient une montagne d'un vert épais et vigoureux; voici à ses pieds une fontaine dans une coupole sur pendants; le village est au fond. Les femmes avec leurs ballassiehs sur la tête s'en viennent au bord du canal; quelques tons rouges, l'éclat de leur pantalon rouge, voilà l'Égypte, douce, paisible, et travailleuse et gaie.

Nous sommes partis à neuf heures. Nous arrivons à Koddaba à midi; trois heures à peine pour faire cette vingtaine de kilomètres: c'est un vrai plaisir. Il fait toujours bon. Comme on n'a pas à ramer, on mange et on fait la cuisine. On a pris du thé. On a pris du café. On a bouilli des pommes de terre qu'on a mangées au gros sel avec du beurre frais: c'est un repas léger et substantiel et reconfortant qu'il faut recommander aux voyageurs.

Enfin, voici l'écluse de Koddaba. Elle est double parce qu'elle a une dénivellation d'au moins six mètres. Il a fallu plus d'une heure et demie pour passer du Bagourieh dans le Nil. Le séjour au fond de l'écluse est mortel; le thermomètre monte à trente-neuf à l'ombre; on aurait dû monter et attendre sur la berge. Mais nous avons peur pour le Samir. On est pressé comme des sardines au milieu de barques de six-cents ardebs dont le gouvernail seul est aussi grand que la moitié de notre cutter. Le temps a passé à la confection de macaroni, du simple macaroni blanc au parmesan. Nous l'avons mangé en pleine écluse, dans l'horreur de cette étuve. Il n'en fut pas moins bon. Mais il faut boire aussi beaucoup d'eau pour éviter l'insolation. Les gargoulettes n'ont pas le temps de se rafraîchir: à peine remplies, elles sont déjà vidées.

Une heure et demie: c'est le Nil, la mer très grande « le Bahr-el-Aazam ». Fini le Bagourieh et ses rives si riantes et si fraîches. Désormais, c'est l'eau immense et large: c'est la mer. La berge est très haute et nue; de tous côtés voici les blocs des épis protecteurs et les longsperrés. S'il y a des arbres, ils sont cachés derrière la falaise de la digue, les villages aussi.

Mais, quel vent, et quelles vagues!

Mouhamadi est à la barre: le Commodore la lui a abandonnée après quelques essais infructueux de conciliation des mouvements du barreur avec son mal de dos. On peut être tranquille quand même.

Un moment, le cuisinier Sandro a été inquiet, et la prudence accoutumée du Commodore mise à l'épreuve: s'arrêtera-t-on pour attendre la chute du vent? On se l'est

demandé en dedans, mais personne n'a osé formuler une pareille hypothèse.

D'ailleurs, le Samir se comporte admirablement; nous allons sans foc. En temps de crue le foc est inutile; il est remplacé par le courant qui neutralise les effets de la grande voile et qui, au moment de virer, donne le coup d'épaule qui fait tourner l'embarcation. Et puis, c'est plus sûr. Sans foc, le bateau se redresse mieux sous les rafales.

Car, ce n'est pas du vent; c'est de la rafale. Il faut entendre les grincements et les gémissements des cordages. La voile est tendue à se rompre. Le bateau penche à fond; et le vent va en augmentant.

Mais le vent n'est rien à côté des vagues: à certains moments, lorsque la direction du fleuve est dans le sens du vent, elles ont un mètre cinquante de profondeur; et elles viennent à nous de cinq à cinq mètres, rouges et frangées d'écume étincelante au soleil. On saute sur l'une, on saute sur l'autre; plaf, boum et plaf! et l'averse de la vague balaie le Samir d'avant en arrière.

Il n'y a pas moyen de se garer; une bonne place tout à fait à l'arrière, c'est Doï qui s'y accroupit. Mouhammadi est imperturbable à la barre. Le Commodore et Sandro sont tapis à l'avant du cock-pitt. Ils essayent bien de se coucher ou de s'asseoir: c'est impossible. La barque penche et saute tellement qu'on roule l'un sur l'autre. Le seul moyen c'est de rester debout accroché au bastingage et de suivre le mouvement du Samir.

D'ailleurs, il doit faire toujours mauvais ici. Cela se voit à la forme des barques: elles sont très hautes de bord et portent deux voiles portugaises plus petites et plus maniables que les grandes voiles de la Haute et Moyenne-Egypte ou de Damiette. Les petites embarcations, barques de pêche et autres, ont une proue pointue et cornue d'avant en arrière. La poupe est basse sur l'eau et fuyante comme celle de certains canots automobiles très modernes.

Cette navigation a duré près de cinq heures, de une heure et demie à six heures et demie jusqu'au pont de Dessouk. A mesure qu'on avance on reçoit le vent du nord-ouest. Le fleuve est en tournants. Nous faisons des bordées très longues. A mi-chemin est le gros village de Shoubrahit, bâti sur la digue du Nil. Là, nous avons du répit. Deux ou trois kilomètres avant Shoubrahit, le Nil va du Sud au Nord. Or, le vent vient de l'ouest. Il n'y a donc pas de vagues à sauter et pas de bordées à tirer. On peut se reposer un peu pendant une bonne demi-heure du moins.

Que peut-on faire de mieux que de manger une pastèque en attendant?

Hélas, c'est fini. On arrive au tournant. Désormais, jusqu'à Dessouk, le fleuve va exactement dans la direction du vent, soit nord nord-ouest; les bordées seront égales de chaque côté, très nombreuses, et les vagues encore plus profondes et plus pressées. Alors, c'est sérieux. Les sauts deviennent frénétiques, spasmodiques, affolés et affolants. Dol est toujours couché à l'arrière et de temps en temps reçoit le bout du gui sur le crâne. Le Commodore et Sandro sont accrochés à l'avant du cock-pitt; ils jouent à cache-cache avec les vagues. Mais, il n'y a rien à faire; dès qu'ils lèvent la tête, une gifle de la vague les cingle jusqu'à mi-corps. Essayent-ils de se cacher au fond, un coup de roulis les jette l'un sur l'autre.

Le pont est tout couvert d'eau. Les vagues le balaient constamment et l'eau entre par les interstices du plancher que la chaleur a disjoint. Tout doit être mouillé dans la cale.

La résignation s'impose. On est tellement mouillé qu'on se met tout nus: il fait moins froid que d'avoir sur soi un linge constamment mouillé. Avec le soir, le soleil chauffe moins. Le vent souffle de plus en plus fort, avant de tomber; le thermomètre descend à vingt-quatre degrés et les hommes nus grelottent.

Heureusement, il y a assez d'eau dans le Nil et on n'a pas d'accident à déplorer. Deux fois seulement on a échoué sur de la terre; et on n'a pas mis longtemps pour se dégager.

Mais une rame qui a servi de gaffe a été abîmée.

Cependant, tous ces sauts et ce froid nous ont ouvert l'appétit. On se précipite sur les olives noires, le pain et le fromage. Il y a aussi le beurre frais et la confiture: au commencement on croyait prendre le thé de l'après-midi et peu à peu ce fut le dîner du soir.

Enfin, on arrive à Dessouk et on s'amarré au Pont. Mouhammadi descend à terre pour acheter des clous et de la « sariha » pour réparer la rame. On essaye d'étendre les couvertures et coussins qui sont tout mouillés, mais il n'y a plus de soleil.

Les gens du pont veulent nous chasser parce qu'il est défendu de s'amarrer aux pontons du Gouvernement. Ils finirent par nous tolérer et comprirent que nous étions des naufragés qui attendions du secours.

Mouhammadi arrive.

Il faut passer le pont en démantant et en remantant. Cela exige une bonne demi-heure et on est bien fatigué, mais l'équipage est héroïque: le pont est déjà derrière nous.

Il fait nuit; la lune s'est levée.

Il reste encore une quinzaine de kilomètres à faire jusqu'à l'entrée du Canal Mahmoudieh. Le Commodore voudrait les faire ce soir en naviguant jusqu'à onze heures. De la tempête de l'après-midi il ne reste qu'une brise légère comme une caresse. Un léger courant nous pousse. La navigation sera délicieuse. Par hasard, Mouhammadi n'a pas sommeil. Quand il lui prend d'avoir sommeil — et cela lui prend bien souvent — il dort tout le temps, partout et toujours; il dort en tenant le gouvernail, il dort en tenant l'écoute, il dort en tirant le libane, en ramant, en mangeant. Parfois, quand nous le taquinons trop il s'asperge la figure d'eau; mais l'effet de cette secousse n'est que momentané. Mouhammadi ne s'abandonne jamais au désespoir. Il a tout de suite trouvé le proverbe transmis par les sages ancêtres et nous l'oppose sereinement: « le sommeil gouverne le Sultan ». Endormi ou non, sa vigilance n'est jamais surprise en défaut: l'habitude et l'instinct le font travailler machinalement.

Mais, quand Mouhammadi n'a pas sommeil, il est insupportable d'endurance et d'obstination. Ce soir, il ne veut pas s'arrêter. Il n'entend pas perdre un souffle de la brise expirante.

Mais, l'équipage est surmené et bougonne; on sent une crise nerveuse en l'air. Dol est de mauvaise humeur et Sandro reste muet. Que fera le Commodore? Fera-t-il triompher sa volonté de fer et le principe d'autorité? Le Commodore est surtout bon! Il donne l'ordre de s'arrêter et de se préparer pour la nuit.

Tout de même, ce n'est pas si facile que cela. Dans les canaux, les berges sont à pic; on peut aborder à n'importe quel point. Dans le grand Nil, les eaux sont encore basses. Comment trouver une berge droite de façon à pouvoir aborder malgré notre tirant d'eau? On est en pleine nuit. Mouhammadi cherche des signes et des indices. Voici un arbre qui annonce un village, qui annonce un lieu de débarquement pour le soir, qui annonce du lait pour le lendemain. On y va: malheur! une guézireh nous coupe le passage. On la contourne. On arrive: il n'y a ni débarcadère, ni village, ni lait pour le lendemain.

« Ça y est, dit Mouhammadi, cette lumière sur la rive ouest! »

Il n'y a que des pierres et le cutter ne peut pas s'approcher à moins de dix mètres de bord.

Enfin, par hasard, on trouve le point d'abordage; ce n'est pas fameux: la berge est pierreuse, basse et humide. Mais on est à un mètre du bord et on ne trouvera pas mieux.

Les lits sont faits! quelle journée, quelle fatigue! On n'a pas fait de cuisine ni de lessive. On ne s'est pas baigné. On a vécu comme des brutes et des machines. On n'a même pas envie de faire du thé et du café. Les couvertures sont toutes mouillées; les oreilles aussi. Mais la fatigue est telle que le sommeil nous assomme.

(à suivre)

LE COMMODORE

Notre Grande Enquête sur le Cinéma

Est-ce un art ? Est-ce une industrie ?

— Nous commençons dans ce numéro la publication des réponses reçues —

On ne peut guère séparer les termes, puisqu'ils sont complémentaires. Le premier forme le squelette, le second, l'âme : substance et esprit.

Certains studios s'avèrent matérialistes, d'autres, spiritualistes.

Le cinéma est un vaste domaine défriché grâce à la collaboration étroite d'hommes de métiers et d'aspirations diverses. Et le public, je ne parle pas d'une minorité détractrice) en parcourant ce domaine, a le loisir d'enrichir son intellect, selon ses aptitudes.

Industrie?... Certes. Des milliers d'êtres en vivent, d'aucuns y font leur fortune.

Art?... indubitablement.

Certains films demeurent des créations parfaites, l'expression amplifiée d'un art que la scène ne peut rendre, que notre époque exige plus complet en sa concision, plus étendu et, parfois, plus sincère en ses raccourcis, que bien des problèmes psychologiques donnés pendant des actes par quelque ancienne étoile qui ne veut déharnacher.

Et sans être optimiste à outrance, je crois que le cinéma de l'avenir, débarrassé des scories industrielles, s'affirmera artistique et scientifique.

Mais ceci, dit notre ami Kipling, est une tout autre histoire...

Yvonne LAEUFER.

« Le cinéma n'est pas un art », déclare dans un article récent M. Paul Souday. Cet éminent critique reproche principalement au cinéma de « n'être autre chose que de la pantomime », et ne voit en l'opérateur de prises de vues « qu'un photographe mieux outillé, sans plus de vision personnelle. » Si nous n'avions à considérer que les films américains, je me rangerais sans hésiter à l'avis de M. Souday. Les américains n'ont jamais eu autre chose dans le cinéma qu'une industrie capable, si on lui en fournissait les moyens, de prendre une extension formidable. Le film n'est plus chez eux qu'un objet d'exportation, fabriqué en série, et d'où, par conséquent, tout souci artistique est exclus. Il y a naturellement plusieurs exceptions, mais leur proportion est trop infime pour qu'on en puisse parler. Il serait donc injuste de juger le cinéma uniquement d'après ces films, car leur nombre sans cesse croissant n'est pas tant un signe du goût du public pour eux, qu'un effet de leur prix avantageux.

La question pécuniaire est justement celle qui paralyse l'évolution artistique des films français. Dès que l'un de ces derniers sort de la banalité habituelle, les directeurs de salles s'effarent et s'accordent tous pour le refuser, de crainte de déplaire au gros public. Et les plus artistes des metteurs en scène sont obligés de « faire commercial », sous peine de s'aliéner à jamais leurs commanditaires. Mais en dépit de tout, l'on ne peut nier l'effort artistique qui se révèle dans nombre de films français et russes.

L'aversion de beaucoup de personnes pour le cinéma vient d'ailleurs, généralement, de ce qu'elles ne le connaissent pas; si elles entrent dans une salle, c'est le plus souvent au petit bonheur, et tombant sur quelque ineptie dont le cinéma est si prodigue, elles sortent de là plus ancrées que jamais dans leur cinéphobie. M. Souday lui-même ne nous avoue-t-il pas aller fort rarement au cinéma et se contenter en général du jugement de sa bonne! Dans ces conditions, comment formuler une opinion?

Dans un article postérieur à celui que je viens de citer, M. Souday ajoute: « L'art dégage le caractère, l'idée, en un mot la réalité vraie. Il y faut l'intervention de l'esprit, du

génie d'un artiste. Le cinéma n'est qu'une photographie perfectionnée, un outil enregistreur, bref, une mécanique! » Mais il me semble que le propre du cinéma est justement de reproduire aussi fidèlement que possible la « réalité vraie ». Le truquage n'y est toléré qu'à condition d'être parfait, car l'objectif est un œil auquel nul détail n'échappe; et il n'est pas besoin de vanter la beauté des paysages « réels » que nous montre l'écran. A ce point de vue, la supériorité du cinéma sur le théâtre est incontestable.

Mais ce que les cinéphobes reprochent principalement au cinéma, ce qui surtout les empêche de le considérer comme un art, c'est de voir sur l'écran les bouches des acteurs s'ouvrir sans proférer aucun son. A leur avis, le cinéma qui prétend reproduire si exactement la réalité, s'en écarte le plus par ce choquant contresens. Il n'est pourtant guère plus choquant, à la réflexion, de voir des acteurs muets que de les entendre s'exprimer en vers ou en musique, et cela n'empêche pourtant personne d'admirer l'œuvre représentée, si elle est belle.

Quant à l'assimilation du cinéma à une pure mécanique, je la trouve absolument injustifiée. L'opérateur de prises de vue n'est qu'un simple instrument dans la main du metteur en scène, et il est évident que ce n'est pas en son geste automatique de tourner une manivelle que réside l'art du cinéma. Ne vous est-il jamais arrivé en promenade, de vouloir vous faire photographier, cependant qu'aucun de vos amis présents ne connaissait le maniement d'un appareil? Vous avez dû alors choisir un emplacement, y situer vos personnages, régler les ombres et les lumières, afin que l'un de vos amis n'ait plus qu'à presser sur le déclic. L'opérateur joue, vis-à-vis du metteur en scène le rôle de l'ami complaisant, il n'a qu'à « tourner » ce qui lui est indiqué. Mais la tâche du metteur en scène ne consiste pas simplement à préparer des tableaux vivants. Le véritable artiste, loin de s'attacher à reproduire servilement ce que la nature lui présente, forge de son propre cerveau des visions qu'il réalisera ensuite. Rappelez-vous certains tableaux des films de Marcel Lherbier, Jean Epstein, René Clair et surtout Abel Gance. Ils ne peuvent avoir été créés que par l'esprit de l'artiste; son imagination seule a pu les lui représenter. C'est dans la conception de pareilles visions que se montre le génie du réalisateur; par elles, il prouve qu'il n'est pas simplement un organisateur de « pantomimes et tableaux vivants », mais qu'il est également capable de faire œuvre d'artiste.

Je pense donc, pour ma part, que, si le cinéma n'est pas encore un art, il ne tardera guère à le devenir. La question pécuniaire mise de côté, n'oublions pas que le cinéma compte à peine trente années d'existence; il est par conséquent encore loin de sa forme définitive et ne pourra l'atteindre qu'après une bien longue évolution. Le théâtre lui-même ne fut à l'origine qu'une danse en l'honneur de Dionysos, et il lui fallut des siècles pour arriver jusqu'aux tragédies grecques qui lui donnèrent sa forme la plus parfaite. Que les cinéastes ne perdent donc point courage. Les progrès que le cinéma a réalisés en trente ans permettent d'envisager son avenir avec confiance; et l'on peut être certain que lorsqu'enfin le cinéma sera parvenu à l'apogée de son développement, nul ne songera à le considérer autrement que comme le « septième art ».

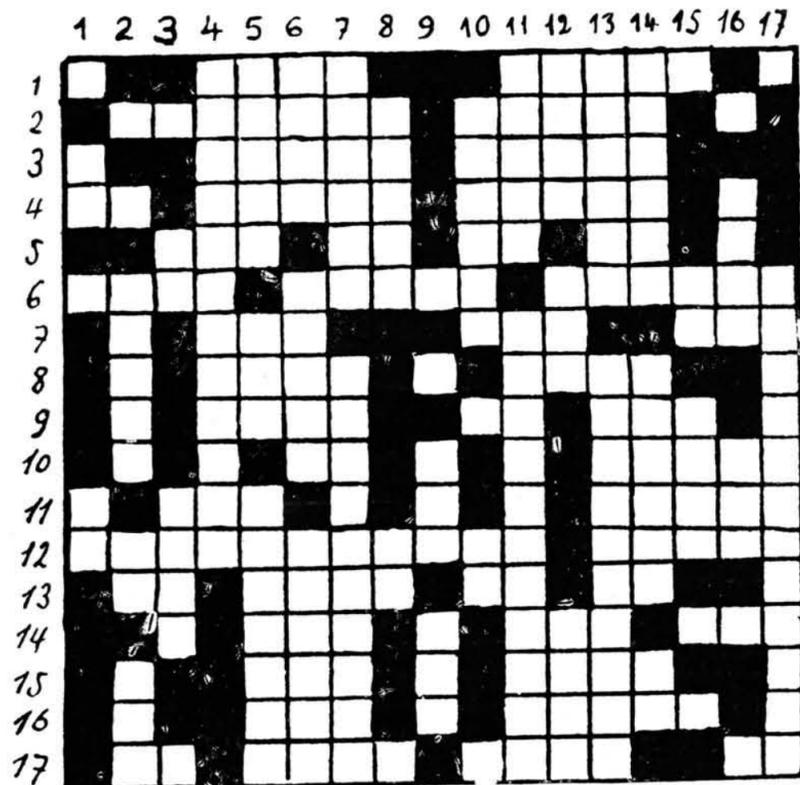
UNE VIEILLE CINÉPHILE, L.B.

NOS GRANDS CONCOURS DOTÉS DE PRIX

Mots croisés par M. Goldenberg

HORIZONTALEMENT.

- (1) préposition — échassier — mesure de capacité espagnole — préposition.
- (2) châtiez — sentira mauvais — préposition.
- (3) consonne — chance — ville d'Irlande.
- (4) carte — bois détruit par le feu — eau congelée — voyelle.
- (5) durée ordinaire de la vie — sain — pronom — 2 lettres de raie — consonne.
- (6) uni — sentier — fruit.
- (7) consonne — venue au monde — unité de travail — époque.
- (8) voyelle — roi d'Israël — auxiliaire — ville d'Allemagne — conson.
- (9) voyelle — peuple d'Europe — particule — roi d'Israël — consonne
- (10) consonne — voyelle — exclamation — consonne — consonne — anagramme de Pline.
- (11) consonne — fidélité à ses engagements — consonne voyelle — voyelle — architecte phénicien.
- (12) défoncerai — anagramme d'Erebè.
- (13) ville de Chaldée — parties du corps — préposition — corps dur — consonne.
- (14) voyelle — marque le doute — consonne — anagramme de p'c — partie d'un navire.
- (15) voyelle — ville de Finlande — préposition — substance sucrée préposit'icn.
- (16) préposition — 3 lettres de Napoléon — voyelle — prénom — voyelle conjonction — anagramme de sage — hardie — pronom personnel



VERTICALEMENT.

- (1) voyelle — dieu égyptien — consonne — note.
- (2) consonne — consonne — constellation — aperçu — instrument d'osier.
- (3) voyelle — article arabe — pris d'une passion violente — voyelle.
- (4) repliement d'une lame de tissu à l'intérieur des autres tissus.
- (5) boissu — troublé — ville de Chine.
- (6) fleur — griffe — monnaie.
- (7) qui a rapport à la vieillesse — espèces de mangoustes.
- (8) philosophe grec — 2 consonnes — voyelle.
- (9) consonne — voyelle — ophidé — ville des Basses-Pyrénées.
- (10) fleur — voyelle — 2 voyelles — voyelle.
- (11) mesuré — très opulents.
- (12) peintre italien — époque — amas.
- (13) labiée — hernie du rein.
- (14) appuyera — unis — article.
- (15) voyelle — négation — qui est au bon air — consonne — consonne
- (16) voyelle — rivière d'Allemagne — rivière de Bavière.
- (17) voyelle — qui est apte à recevoir des impressions.

Les gagnants du Concours

- | | | |
|-------|------|--|
| 1er | Prix | M. Auguste Mezzle, Bacos, Ramleh. |
| 2ème | » | Mlle Simone Levy. Station Gianaclis, Ramleh. |
| 3ème | » | M. Attilio Gossel. B.P. No. 62, Fort-Said. |
| 4ème | » | Mlle Margaleth Israeli. 19, Rue Cheit El Edda, Le Caire. |
| 5ème | » | M. Gabriel Anhoury. 16, Avenue Said, Heliopolis. |
| 6ème | » | Mlle Angeliki Panayothou. Poste Restante, Tanta. |
| 7ème | » | M. G. Moreau. Rue Daramalli, Le Caire. |
| 8ème | » | M. Edouard Harari. B. P. 750, Le Caire. |
| 9ème | » | M. A. Hassapoglou. B.P. 1107, Le Caire. |
| 10ème | » | M. Jean Stylianos, Poste Restante Française, Port-Said. |

A NOS LECTEURS.

Maints correspondants nous demandent de publier le nom des «mots-croisés», qui n'ayant pas gagné de prix, ont résolu la «grille». Nous regrettons de leur annoncer que la mise en page ne nous permet pas de citer tout au long trois à cinq cents noms et ce au détriment des matières plus intéressantes.

Toutefois tous les concurrents peuvent vérifier leurs envois puisque nous publions toujours les solutions.

N. D. L. R.

NOS PRIMES.

- | | | |
|-------|-------|---|
| 1er | Prix. | — Un abonnement d'un an à « La Semaine Egyptienne ». |
| 2ème | Prix. | — 3 bouteilles de vin Château de Beychevelle 1914 offertes par MM. Walker, Vallois & Knight. |
| 3ème | Prix. | — Un flacon CAPILOFIX (donne du luisant aux cheveux, garanti sans la moindre graisse), des Etabl. Aug. Bermonde de Nice. |
| 4ème | Prix. | — Un abonnement de six mois à « La Semaine Egyptienne ». |
| 5ème | Prix. | — Une jolie boîte de papier à lettres. |
| 6ème | Prix. | — Un portefeuille en cuir. |
| 7ème | Prix. | — Une douz. de bouteilles de bière Crown ou Pyramides. |
| 8ème | Prix. | — Un album pour autographes. |
| 9ème | Prix. | — Un encrier. |
| 10ème | Prix. | — Un album pour photos. |

LES SOLUTIONS DOIVENT NOUS PARVENIR AVANT LE 30 OCTOBRE 1927 ACCOMPAGNEES DU BON C'PAS ELLES SERONT PUBLIEES DANS NOTRE NUMERO DU 7 NOVEMBRE.

SOLUTION DU PRECEDENT CONCOURS.

Horizontalement.

- | | | | |
|-----|--------------|-----|--------------|
| 1. | Gallinsecte. | 2. | osee—eetion. |
| 3. | Nandou—El—c. | 4. | n—pret—s—ne. |
| 5. | enduirai—an. | 6. | l—a—laies—s. |
| 7. | l—tell—Nice. | 8. | ee—sein—mou. |
| 9. | shots—atr. | 10. | Ale—e—boas. |
| 11. | etirerions. | | |

Verticalement.

- | | | | |
|-----|--------------|-----|--------------|
| 1. | Gonnelles—e. | 2. | asa—n—chat. |
| 3. | lenpdat—oli. | 4. | ledru—ester. |
| 5. | i—oillet—e. | 6. | neutraliser. |
| 7. | se—ai—n—i. | 8. | Etesien—abo. |
| 9. | cil—Simeon. | 10. | to—na—cōtas. |
| 11. | encenseurs. | | |

Concours des mots croisés

BON

Les Primes sont exposées à la Librairie d'Art 23, Rue Kasr-el-Nil, Le Caire

Les avantages d'une
grosse voiture, le
prix d'achat et les
frais d'entretien
d'une voiturette.



CITROËN

la première voiture française construite en grande série

THUILOT-VINCENT & Cie.

LE CAIRE: 27, Rue Soliman Pacha

ALEXANDRIE: 25, Rue Fouad 1er.

Concessionnaires pour l'Egypte

DES ÉTABLISSEMENTS CITROËN-PANHARD